

Projet de Fin d'Etudes (PFE) 2021-2022

Aménagement et anthropologie de la nature, un
regard renouvelé sur les espaces habités

Cohabitation Homme-animal en ville



Aménagement et anthropologie de la nature, un
regard renouvelé sur les espaces habités

Cohabitation Homme-animal en ville

Nathalie Brevet, José Serrano

Delphine Laurent

Année 2021-2022

AVERTISSEMENT

Cette recherche a fait appel à des lectures, enquêtes et interviews. Tout emprunt à des contenus d'interviews, des écrits autres que strictement personnel, toute reproduction et citation, font systématiquement l'objet d'un référencement.

L'auteur de cette recherche a signé une attestation sur l'honneur de non-plagiat.

Formation par la recherche, Projet de Fin d'Etudes en génie de l'aménagement et de l'environnement

La formation au génie de l'aménagement et de l'environnement, assurée par le département aménagement et environnement de l'Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, associe dans le champ de l'urbanisme, de l'aménagement des espaces fortement à faiblement anthropisés, l'acquisition de connaissances fondamentales, l'acquisition de techniques et de savoir-faire, la formation à la pratique professionnelle et la formation par la recherche. Cette dernière ne vise pas à former les seuls futurs élèves désireux de prolonger leur formation par les études doctorales, mais tout en ouvrant à cette voie, elle vise tout d'abord à favoriser la capacité des futurs ingénieurs à :

- Accroître leurs compétences en matière de pratique professionnelle par la mobilisation de connaissances et de techniques, dont les fondements et contenus ont été explorés le plus finement possible afin d'en assurer une bonne maîtrise intellectuelle et pratique,
- Accroître la capacité des ingénieurs en génie de l'aménagement et de l'environnement à innover tant en matière de méthodes que d'outils, mobilisables pour affronter et résoudre les problèmes complexes posés par l'organisation et la gestion des espaces.

La formation par la recherche inclut un exercice individuel de recherche, le projet de fin d'études (P.F.E.), situé en dernière année de formation des élèves ingénieurs. Cet exercice correspond à un stage d'une durée minimum de trois mois, en laboratoire de recherche, principalement au sein de l'équipe Dynamiques et Actions Territoriales et Environnementales de l'UMR 7324 CITERES à laquelle appartiennent les enseignants-chercheurs du département aménagement.

Le travail de recherche, dont l'objectif de base est d'acquérir une compétence méthodologique en matière de recherche, doit répondre à l'un des deux grands objectifs :

- Développer toute ou partie d'une méthode ou d'un outil nouveau permettant le traitement innovant d'un problème d'aménagement
- Approfondir les connaissances de base pour mieux affronter une question complexe en matière d'aménagement.

Afin de valoriser ce travail de recherche nous avons décidé de mettre en ligne sur la base du Système Universitaire de Documentation (SUDOC), les mémoires à partir de la mention bien.

REMERCIEMENTS

Je remercie particulièrement mes deux tuteurs, Mme Nathalie Brevet et M. José Serrano pour leur accompagnement, leurs conseils de lecture et leur disponibilité au cours de ces deux semestres, nécessaires à la réalisation de ce rapport.

Je remercie également Mme Mathilde Gralepois et M. Hadrien Herrault pour leurs conseils relatifs à la méthodologie du projet de recherche que nous avons eu en 4^{ème} année.

Je remercie Mme Laurence Chapacou qui a pris le temps de répondre à mes questions malgré son métier très prenant et Mme Pascale le Halper qui a su se rendre disponible pour me faire parvenir les ouvrages demandés.

Enfin, je remercie chaleureusement les habitants du quartier Blanqui-Mirabeau qui ont accepté de s'entretenir avec moi pour me faire part de la façon dont ils cohabitent au quotidien avec les animaux en ville.

SOMMAIRE

Table des Figures.....	
Table des Tableaux.....	
Introduction	1
I-Une vision plurielle de la nature	4
1.Des définitions variées	4
2.L'émergence d'approches alternatives	7
II-Les villes au cœur du débat	9
1.Les multi-dimensions d'une ville	9
2.Une écologisation de la ville.....	11
III-Une cohabitation Homme-nature dans l'espace urbain	12
1.Un nouveau pacte avec la nature.....	12
2.Un enjeu du quotidien.....	14
IV-Cadre d'analyse et méthodologie de recherche	16
1.Cadre d'analyse	16
2.Méthodologie de recherche.....	18
a)Réflexion sur le sujet	18
b)Prospection et prise de contact	18
c)Préparation des entretiens.....	19
d)Réalisation des entretiens	20
e)Prospection terrain.....	21
f)Retranscription et analyse	26
3.Un échantillon exploratoire	26
V-Résultats	29
a)Quel type de vivant ?	29
b)Une sensibilité binaire envers les animaux	31
c)Une cohabitation souhaitable mais fragile.....	33
d)La ville : un espace vu comme inapproprié pour les animaux	37
e)La cohabitation, une question de morale et de valeurs.....	37
f)Vers une ville multi-spéciste ?.....	39
g)Limites de l'étude	41
Conclusion.....	42
Références bibliographiques.....	44
Annexes.....	48

TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX

Figure 1 : Frise chronologique de la vision évolutive de la nature au fil des siècles	6
Figure 2 : Déroulé de la méthodologie.....	18
Figure 3 : Réalisation des entretiens	21
Figure 4 : Localisation et organisation du quartier d'étude	23
Figure 5 : Fleurs des trottoirs Rue Diderot	24
Figure 6 : Trame végétale au sein de l'IRIS du quartier Blanqui-Mirabeau	25
Figure 7 : Végétaux se développant en dehors des cours intérieures	25
Figure 8 : Evocations artistiques d'animaux.....	25
Figure 9 : Visuels présentant l'échantillon d'enquêtés	28
Figure 10 : Nuage de mots des espèces animales citées par les enquêtés	30
Figure 11 : Top 3 des bénéfices procurés grâce au contact avec les animaux	31
Figure 12 : la cohabitation au carrefour de nombreux enjeux	36
Figure 13 : Schéma simplifié des principaux résultats	40
Tableau 1 : Grille d'entretien	20

INTRODUCTION

« *Nous rendre comme maître et possesseur de la nature* » telle est la pensée de Descartes au XVII^e siècle qui s'est imposée durablement par la suite en Occident (Larrère C¹. et al., 1997). Mais à l'ère de l'Anthropocène et des nombreuses problématiques environnementales qui sont mises en lumière grâce à la prise de conscience écologique, cette citation mérite sans doute une remise en cause. « *C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas* » écrivait Victor Hugo. A l'heure de la 6^{ème} extinction de masse, où de plus en plus de citoyens se retrouvent victimes d'éco-anxiété, se sentent démunis devant l'ampleur de cette crise et devant un futur incertain, sans doute est-il encore plus urgent de questionner notre rapport à la nature en entamant un changement de paradigme (MSH Val de Loire, 2021).

Nous rentrons dans une période de transition, théâtre d'une société divisée entre continuer comme avant tout en diminuant l'empreinte écologique ou ceux qui militent pour une société plus sobre et solidaire (MSH Val de Loire, 2021). Car en effet, notre époque est aussi celle d'une société de vitesse, mondialisée et hyperconnectée où les Hommes ont parfois perdu un contact à la nature et ressentent le besoin de se reconnecter aux espaces verts. Ils ont tout simplement besoin de retrouver leur sensibilité vis-à-vis du vivant (Morizot B², 2019). Le contexte de la pandémie due au Covid-19 a lui aussi rebattu les cartes et réactualiser davantage ses questionnements autour de l'Homme et de la nature. Cette crise sanitaire en introduisant la notion de « *Monde d'après* », a illustré le tournant historique dans lequel nous nous trouvons, où tout ne serait plus tout à fait comme avant. Parce que les Hommes se retrouvaient tout à coup enfermés dans leur logement ou sur leur balcon, observant autour d'eux les animaux réinvestir les villes, la situation s'est inversée et l'heure était aux nombreuses introspections (Zask J.³, 2020).

Accompagnant ces phénomènes, une vague de réflexion autour de la conception de l'espace urbain s'est propagée pour créer un « *nouveau projet hygiéniste* » devant de nouveaux enjeux sanitaires devenus prédominants. Cela pour tendre progressivement à l'instauration d'un éco-urbanisme (Gangloff E. et al., 2020). La ville, se retrouve ainsi au cœur du débat et risque de le rester puisque l'ONU⁴ estime que 66% de la population mondiale vivra en ville en 2050 (ONU DAES, 2014).

¹ Philosophe et professeure de philosophie française et spécialiste de l'éthique de l'environnement

² Enseignant-chercheur en philosophie français, maître de conférences, spécialiste des relations entre l'humain et le reste du vivant

³ Enseignante à l'université Aix-Marseille, spécialiste de philosophie politique

⁴ Organisation des Nations Unies

Ainsi, de nouvelles visions de l'urbain et de la nature se profilent. Est-il venu le temps de changer de regard, de posture pour voir les non humains différemment ? Il existe en effet autant de visions du monde que d'individus sur Terre, chacun appréhendant l'espace à travers son propre prisme. Selon la cosmogonie jivaro, « *un toucan, parce qu'il a un corps de toucan perçoit un monde de toucan et développe donc des pensées et des désirs bien différents de ceux d'un pied de manioc, ou d'un humain* » (Pignocchi A., 2017). Chaque humain perçoit donc le monde à travers les yeux de son espèce mais aussi individuellement au travers de ses connaissances personnelles. L'idée est donc de conjuguer ces différents regards afin « *de désanthropiser et déseurocentrer les visions* » comme le préconise Philippe Descola⁵ dans son concept d'anthropologie de la nature qu'il a théorisé au début des années 2000 (Descola P., 2002). Déjà dans plusieurs pays, comme la Nouvelle-Zélande ou encore la Colombie, les fleuves Whanganui ou Atrato ont récemment été reconnu juridiquement comme personne morale avec des droits qui leur sont propres. En France, le projet du Parlement de Loire pour représenter « Loire » dans le droit français est un exemple plus local. Cette révolution juridique n'en soulève pas moins de nombreuses questions : comment représenter des entités naturelles ? Qui parle au nom de qui ? (Les auditions du parlement de Loire : Bruno Latour et Frédérique Aït Touati on Vimeo, 2019). Mais malgré ces difficultés, ces tentatives sont la preuve qu'un nouveau contrat naturel peut exister comme le dit Michel Serres⁶ (Larrère C. et al., 1997).

L'exemple de la ZAD de Notre Dame des Landes est aussi évocateur de l'émergence de nouvelles visions comme Alessandro Pignocchi⁷ le questionne dans son nouvel ouvrage « *La recomposition du monde* ». En s'opposant au projet d'aménagement de l'aéroport sur une zone humide et en investissant les lieux, en créant de nouveaux usages et de nouvelles « manières d'habiter » cet espace, les zadistes ont dans une certaine mesure, contribué à alimenter le débat autour de notre relation au vivant (Lindgaard J., 2017).

Ainsi, c'est dans ce contexte et par intérêt personnel que j'ai choisi de m'intéresser à ce sujet de PFE autour du thème : Aménagement et anthropologie de la nature, un regard renouvelé sur les espaces habités. Un des objectifs étant de tenter de clarifier les informations encore dispersées sur le sujet de la cohabitation humains/non humains. Il s'agit de présenter les principaux concepts et auteurs pour avoir une vue générale sur le sujet. Pour mieux comprendre les positions des auteurs, leur profession sera précisée en notes de bas de page.

Au travers de cet état de l'art, nous explorerons donc les connaissances existantes sur ces différentes problématiques. Nous commencerons par appréhender la complexité autour du concept de nature en retraçant ses différentes définitions selon une trajectoire historique et en montrant l'émergence actuelle de nouvelles approches. Nous poursuivrons ensuite par une

⁵ Anthropologue français connu pour ses travaux en Amazonie auprès des Jivaros Achuar

⁶ Philosophe et historien des sciences français, membre de l'Académie française

⁷ Chercheur en sciences cognitives et philosophie de l'art et auteur français de bandes dessinées

focalisation sur les espaces urbains à travers les multi-dimensions d'une ville et les caractéristiques actuelles des projets d'aménagements. Cela permettra de mieux comprendre les tendances de l'urbanisme d'aujourd'hui autour des questions environnementales. Nous continuerons en approfondissant la nécessaire mais conflictuelle cohabitation entre l'Homme et la nature en ville en présentant un panorama d'exemples. Enfin, nous présenterons le cadre d'analyse en présentant l'objet de recherche, la problématique et les objectifs. Nous verrons plus en détail la méthodologie de recherche employée avant de présenter les résultats des entretiens menés et de conclure en apportant un regard critique.

I- UNE VISION PLURIELLE DE LA NATURE

1. Des définitions variées

Tout d'abord, comment comprendre le contexte actuel des relations Homme-nature sans retracer son évolution au fil du temps ? Il ne s'agit pas ici de retracer avec une exactitude chronologique ces différentes visions puisque celles-ci se sont entremêlées et que l'on fait face à des discontinuités historiques. Il s'agit cependant d'en présenter les principales tendances.

En effet, la nature est une notion polysémique, ambivalente et omniprésente et sa conception a évolué et évolue encore (Maris V., 2018). L'histoire entre l'Homme et la nature est ancienne puisqu'on la retrouve déjà dans la Bible. Œuvre divine, la nature n'est pas vue de manière unifiée durant l'Antiquité et l'Homme y est situé au centre, en position d'observateur (Larrère C. et al., 1997). Puis progressivement, l'on se dirige vers la *natura naturata* ou *nature artefact*. La nature est construite par l'Homme à chaque instant, sorte de machine que l'on peut décomposer en pièces distinctes. Descartes est un des principaux représentants de cette vision. Mais si l'on tient compte du fait que cette nature est en perpétuel changement, cela amène à penser qu'il faut définir des lois naturelles qui régissent ces processus. On tend ainsi vers la *natura naturans*. Par ce concept, la nature est vue comme l'œuvre de l'histoire naturelle.

Avec la Renaissance et la découverte de nouveaux continents, de plus en plus de personnes se passionnent pour la diversité des formes de vie et l'on voit apparaître la systématique, les inventaires...etc. La nature est admirée, scrutée. Le siècle des lumières et l'émergence de l'humanisme va bouleverser les visions classiques. On commence à voir apparaître une hiérarchie du vivant notamment avec Carl Von Linné⁸. D'autres scientifiques comme Georges-Louis Leclerc de Buffon ou encore Charles Darwin et sa théorie de l'évolution viendront enrichir, plus tard, cette connaissance du vivant (Larrère C. et al., 1997).

Au fil de cette ouverture au monde qui a lieu au XVIIIème siècle, celui-ci devient trop vaste et le finalisme anthropocentrique devient critiquable. Progressivement, l'Homme s'extirpe de la nature qui « *n'est plus faite pour lui* » et qui est vue comme une puissance menaçante à contrôler. L'idée est de s'éloigner au maximum du sauvage, de l'animalité. Kant est même amené à dire que « *la finalité de la nature est que l'Homme en sorte* ». Cette tendance va d'autant plus se renforcer avec le développement progressif des sciences et la Révolution industrielle au XIXème siècle durant laquelle les usines vont fleurir et la main d'œuvre se

⁸ Naturaliste suédois qui a posé les bases de la nomenclature binominale

concentrait dans les villes à la suite de l'exode rural. L'exploitation des ressources atteint des sommets. Puis sonnera l'heure des Trente Glorieuses et des premières sonnettes d'alarmes concernant les impacts environnementaux de cette nouvelle société de consommation qui se déconnecte progressivement de la nature (Larrère C. et al., 1997).

En 1964, le *Wilderness Act* affirme que « *si la nature est à préserver, c'est qu'elle est extérieure à l'homme et doit le rester* ». Cette vision proche de l'ethnocentrisme est née en Amérique du Nord. L'idée d'une nature sauvage ou *wilderness* qui serait a-morale quand l'Homme lui, est un être moral, questionne notre responsabilité pour la protéger (Larrère C. et al., 1997). Se pose ainsi la question de la définition même du sauvage et notamment dans un monde où la main de l'Homme n'a épargné que peu d'endroits (Mathevet R., 2021).

L'Homme se sent donc de plus en plus responsable de la planète et reconnaît la dépendance entre nature et sociétés humaines (Ministère de la transition écologique, 2021) et de nombreuses législations font leur apparition notamment en France en 1976 avec la Loi pour la protection de la nature qui marque un tournant. En 1992, le Sommet de la Terre à Rio prolonge cette prise de conscience en établissant la notion de « *développement durable* » ou encore en reprenant le concept de « *biodiversité* » qui va se démocratiser par la suite. Différentes formes d'écologie voient le jour et alimentent le débat autour de notre rapport à la nature. Pour n'en citer que quelques-unes, les mouvements d'écologie politique de la fin du XX^{ème} vont venir marquer les luttes de l'époque (Zin J., 2010). Des oppositions naissent entre militants écologistes et ceux prônant une forme de capitalisme vert. La *deep ecology* apparaît également et se définit comme « *un mouvement qui prône l'instauration de changements radicaux et un basculement vers un nouveau paradigme* » (Géoconfluences », s.d). Enfin, l'*écologie négative* de Lévi Strauss⁹, négatif au sens que « *la défense de l'environnement est tout ce qui reste une fois épuisés les autres modèles politiques (elle est en ce sens le négatif)* » vient s'ajouter aux nouvelles approches de l'époque (Keck F., 2011). La figure 1 en page suivante résume brièvement cet historique.

⁹ Anthropologue et ethnologue français

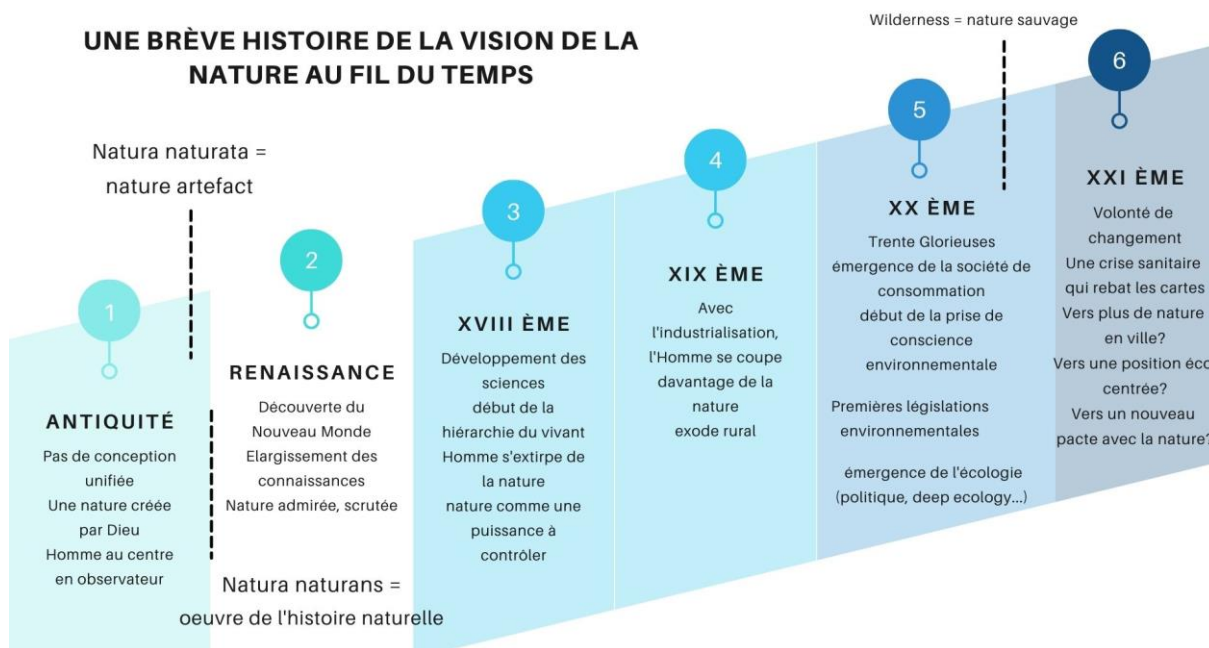


Figure 1: Frise chronologique de la vision évolutive de la nature au fil des siècles

Aujourd'hui encore, cette perception de la nature reste subjective car quand certains voient de la « nature », d'autres n'y voient que de la nature artificialisée (Larrère C. et al., 1997). Certains parlent même de la « *fin de la nature* » comme François Ewald. « *La nature n'existe plus, la terre, de plus en plus, est notre fabrication* ».

Ainsi, toutes ces évolutions illustrent le rapport pluriel que l'Homme entretient avec la nature en s'y intégrant tantôt en son sein, tantôt à l'extérieur comme un être anti-nature. Pendant longtemps, en Occident, la nature se caractérisait par l'absence de l'Homme et l'Homme par ce qu'il a su surmonter de naturel en lui. Dans d'autres pays, comme le montre le travail de nombreux anthropologues et notamment ceux de Philippe Descola chez les Achuar en Amazonie, cette notion même de nature n'existe pas dans leur vocabulaire ou leurs rites (Descola P., 2002). Ils « *n'ont jamais songé que les frontières de l'humanité s'arrêtaient aux portes de l'espèce humaine* ». La nature est ainsi une « *construction culturelle dont chaque peuple proposerait sa variante* ». La cosmogonie animiste défend aussi l'idée que « *nous avons tous une âme ou une intériorité, que nous soyons plantes, animaux ou humains* » comme le rappelle Nastassja Martin¹⁰ dans son ouvrage « *Croire aux fauves* » (Quin E., 2019).

Cette diversité de visions, non exhaustive, permet de comprendre aisément la pluralité des points de vue vis-à-vis de notre rapport au vivant, l'Homme étant bloqué par ses propres limites intellectuelles et culturelles.

¹⁰ Anthropologue, spécialiste des populations du Grand Nord et écrivaine française

2. L'émergence d'approches alternatives

Ce rapport à la nature soulève donc de nombreuses dualités. Il y a en effet couramment des oppositions entre Nature/culture que l'anthropologie de la nature tente de remettre en cause, Nature/Sociétés, sujet/objet, ville/campagne, humains/non humains, etc. Ces dualités sont l'œuvre de représentations mentales qui se transmettent et s'ancrent culturellement, créant de vrais « *butoirs de la pensée* » selon le concept de Françoise Héritier¹¹ qui rendent difficile ce changement de regard sur la nature (Descola P., 2002). Par un décentrage vers une position éco-centrée (Gangloff E. et al., 2020), loin de l'anthropocentrisme dominant, ces différentes barrières pourraient être levées et c'est ce que propose de nombreux auteurs. « *Les bords de la nature sont toujours en lambeaux* » comme le dit P.Descola (Descola P., 2002) et l'anthropologie de la nature fait face à ce défi de se détacher de ce voile dualiste. L'approche consiste à considérer les discontinuités de forme, de comportement, etc. pour dresser une nouvelle cartographie de liens avec le vivant, établir des modes de compatibilité, d'incompatibilité en observant l'environnement. Mais ce n'est pas le seul angle d'étude qui existe.

D'après Baptiste Morizot, on assiste aujourd'hui à une banalisation de l'existant (Morizot B., 2019). Le fabuleux nous paraît lointain, exotique ou se trouve dans le surnaturel alors que les espèces vivantes qui nous entourent représentent autant de merveilles à découvrir et avec qui, des liens sont à tisser. La nature peut-donc être vue comme un milieu riche d'activités exploratrices. La nature serait aussi, une communauté, un « *enchevêtrement de formes d'existences* » traversée par des processus de partage de ressources (Maris V., 2018). Habiter dans la nature requiert ainsi d'habiter dans cet enchevêtrement complexe dont l'Homme fait partie et auquel nous ne pouvons-nous soustraire.

En repensant les catégories notamment autour du domestique, du sauvage, des nuisibles, etc., l'Homme serait également plus à même d'établir une nouvelle relation avec le vivant (Zask J., 2020). Dans la même optique, Gabrielle Bouleau¹² propose le concept des *motifs environnementaux* (Les auditions du parlement de Loire : Gabrielle Bouleau on Vimeo, 2019). Pour elle, l'environnement (c'est-à-dire ce qui nous entoure) est très matériel. On perçoit des objets, des animaux, des parcelles, etc. « *Toutes ces formes produisent des stimuli sur un individu qui va les reconnaître, les mettre en ordre et les aligner sur des catégories connues* ». Ces catégories sont prédéfinies culturellement et c'est sur ce point qu'elle propose d'agir en les redéfinissant et en repensant le vocabulaire pour rendre visible les transformations (Bouleau G., 2017). En repérant collectivement ces motifs qui sont des « *formes perçues dans l'espace vécue* », nous pourrions les rendre institutionnalisables et décoder autrement la réalité. Via un travail d'écologisation (aborder les motifs selon le prisme des problématiques

¹¹ Anthropologue, ethnologue et militante féministe française

¹² Socio-politiste à l'INRAE, ingénieure en chef des ponts, des eaux et des forêts et présidente du Comité de déontologie de l'agence nationale de sécurité sanitaire, de l'alimentation, de l'environnement et du travail

environnementales), ces motifs pourraient constituer des ressources pour représenter autrement, le commun.

Il est aussi possible de repenser la vision du territoire. Ainsi, Vinciane Despret¹³ invite à une relecture de l'espace dans lequel on vit et donc des relations que l'on peut y entretenir (Despret V., 2017). Le territoire serait un « *morceau d'espace que chacun de nous transforme en y laissant un peu de soi* », un espace où l'on se retrouve, se côtoie. Le postulat que « *la vie sur cette terre est, pour chacun et pour nous tous, notre chez-nous* » permet aussi de questionner notre place parmi les autres espèces au sein de cette « *maison commune* » qu'est la planète. Parallèlement à cela, de nouvelles approches cartographiques s'inventent pour changer de visions (classiquement prises de haut) afin d'aller au niveau du vivant (*Gaïa positioning system*) et donner non pas uniquement des points de vue mais des points de vie (Les auditions du parlement de Loire : Bruno Latour et Frédérique Aït Touati on Vimeo, 2019). Cela permettrait de redéfinir les frontières du biotique, de l'abiotique et encouragerait la transformation de notre regard.

Enfin, selon une autre approche un peu plus ancienne, proposée par Aldo Leopold¹⁴ au milieu du XXème, la *land ethic*, il invite à « *penser comme une montagne* » (Larrère C. et al., 1997). Il prend l'exemple des éleveurs ou des chasseurs qui ont tout intérêt à ce que le loup disparaisse. Cependant, ils ont une vue trop courte car en l'absence de prédateurs les herbivores se multiplient, fragilisent la montagne et cela n'est pas sans conséquences sur les communautés humaines. La montagne elle, le sait, et il invite l'Homme à le comprendre. Pour lui, l'être humain se branche aux communautés biotiques et y est actif. Il peut y faire du bien s'il se comporte de manière avisée, via un « *bon usage* ». L'éthique léopoldienne propose donc de juger les activités humaines du point de vue des entités écologiques et d'élargir la communauté biotique pour inclure le sol, l'eau, les plantes, les animaux, etc. Nous pourrions de cette manière créer une « *nouvelle civilité* » à l'égard des non humains. Il faut cependant penser cette éthique environnementale à une échelle locale pour s'adapter aux différents contextes.

Outre les auteurs, des projets concrets commencent à être portés. Pour n'en citer qu'un qui se tient dans le Bassin de la Loire et qui encourage un décentrage, le Projet Homme-castor porté par la Maison des sciences de l'Homme (en particulier Florent Kohler et José Serrano) (MSH Val de Loire, 2021). Ce projet propose de transformer selon une approche participative, une relation conflictuelle entre l'Homme et le castor réintroduit en 1973-1974 à Blois pour créer les conditions de leur coexistence. Ce projet poursuit des objectifs divers aussi bien citoyens que scientifiques pour induire sur le long terme une « *réconciliation* » entre humains et non humains.

¹³ Philosophe des sciences et éthologue belge

¹⁴ Forestier, écologue et écologiste américain. Il a influencé le développement de l'éthique environnementale et le mouvement pour la protection des espaces naturels

Ainsi, les alternatives pour amorcer un changement de posture et de relations avec les non-humains ne manquent pas. Elles peinent cependant à s'imposer, se concrétiser et à devenir opérationnelles. Cela notamment dans l'espace urbain, miroir de ces tensions.

II- LES VILLES AU CŒUR DU DEBAT

1. Les multi-dimensions d'une ville

La ville est un espace qui concentre des enjeux du fait de la plus forte densité de population, la présence de nombreuses infrastructures, de sièges décisionnels, etc. C'est aussi un des espaces de travail des aménageurs. Il existe de nombreuses définitions de l'espace urbain selon les professions notamment entre celle des sociologues, celle des citoyens, celle des politiques, etc. Nous pouvons donc la considérer selon une vision multidimensionnelle. Dans cette partie cependant, nous nous axerons en particulier sur le travail de Joëlle Zask qui est davantage en lien avec notre sujet (Zask J., 2020).

Au Moyen-Age, l'urbanité ne marquait pas une séparation aussi nette qu'aujourd'hui entre nature et ville (Roche D., 2016). Les citadins de l'époque entretenaient des relations étroites et quotidiennes avec les campagnes. L'alimentation urbaine occupait une place prépondérante, expliquant la présence de nombreux animaux en ville (bovins, moutons, animaux de basse-cour, etc.). Ceux-ci ont quitté progressivement les villes avec la révolution industrielle.

Mais historiquement, les villes ont été construites contre nature (Zask J., 2020). Ce sont des villes fortifiées pour se couper de l'animalité, surélevées pour se rapprocher des Dieux. Ce sont des lieux de civilisation pour repousser le sauvage qui sommeille en l'Homme. La ville est également un lieu privilégié de développement des sciences permettant d'élever son esprit et constitue donc un moyen d'échapper à la nature. C'est une multitude d'échelles et de géographie entremêlées avec lesquelles il faut composer pour imaginer l'espace.

La ville a pendant longtemps été un espace fermé, uniformisé où l'on repoussait les marginaux, les malades, on encore regroupait les animaux dans des parcs. La ville pouvait et peut être vue comme une forteresse, une juxtaposition d'enclaves (avec les *gated communities*, les espaces urbains privatisés) où la nature a un rôle purement décoratif. Elle est contrôlée par les politiques urbaines qui y sont conçues et qui cadrent les usages. Il y a donc peu de place à l'imprévisible (Zask J., 2020).

Ces villes sont aujourd'hui en expansion ce qui accentue les conflits avec la nature et redessine la frontière ville/ campagne. Etant donné l'urbanisation, de moins en moins de

terres agricoles sont disponibles. Or les villes ne sont pas autonomes pour leur production alimentaire et dépendent des territoires ruraux (Les Greniers d'abondance, 2020).

On observe aujourd'hui une tendance de retour des animaux sauvages dans de grandes métropoles un peu partout dans le monde (Zask J., 2020) mais aussi dans des villes plus petites comme à Modane en Savoie où 6 loups ont été vus dans les rues en décembre 2021 (Boureau M., 2021). Ce constat n'est pas récent puisque dès les années 1900 par exemple, des grillons avaient investi le métro parisien et avaient suscité des débats dans la capitale (Zask J., 2020). Cependant cette tendance prend de l'ampleur ces dernières décennies. La ville devient ainsi un refuge où les animaux trouvent de la nourriture, de la sécurité avec une pression de prédation plus faible et également plus de gîtes à l'opposé des milieux ruraux où l'artificialisation gagne du terrain. Leur arrivée dans les villes ajoute cependant de nouvelles variables à la complexité déjà importante de la planification urbaine puisqu'il faut prendre en compte leurs mobilités, gérer les éventuels conflits de cohabitation avec les humains, etc.

L'espace urbain est donc comme nous venons de le voir, conçu originellement sans la nature. La démocratisation de la voiture dans les années 1970 a façonné la ville à son usage et aujourd'hui, il s'agit de trouver de la place pour la nature dans des villes qui se densifient avec de surcroît, des freins économiques comme me l'a précisé Laurence Chapacou (Annexe 1)¹⁵.

« *La nature reprend ses droits* », en célèbre citation, illustre cette opposition entre urbain et nature. D'ailleurs de quelle nature parle-t-on ? La question est omniprésente puisque pour beaucoup, la nature en ville est restreinte au végétal et aux parcs et jardins (Gangloff E. et al, 2020). Les citoyens ont parfois comme seul contact à la nature, les espaces verts créés par les municipalités. Pourtant la ville est loin d'être un désert biologique (Planète Conférences, s.d). Le végétal y trouve une place (ce que nous développerons plus tard) mais l'animal peine à s'y intégrer (Zask J., 2020). Cela est illustré par la jurisprudence envers les animaux qui est particulièrement inadaptée en ville car « *tout animal autre que le chien ou le chat est considéré comme errant ou en état de divagation lorsqu'il est trouvé sans gardien sur le territoire d'autrui ou sur la voie publique* ». L'on voit donc la non-reconnaissance de la place des animaux dans nos rues et une forme de privatisation de l'espace par l'Homme. La dualité entre animaux domestiques et sauvages est également questionnée. Les animaux domestiques, choisis par l'Homme sont cautionnés tandis que les autres animaux semblent non-désirés (animaux sauvages dont le comportement échappe à tout contrôle humain). La ville joue donc un rôle de « filtre » des espèces tant par un régime de perturbations fréquent dans l'espace et le temps qu'au niveau de la gestion et des choix opérés par l'Homme. Pourtant si l'on considère que la ville est une « *jungle où les modes de vie des animaux se côtoient* », il semble nécessaire d'apporter des changements dans la conception même de la ville et dans notre façon « d'habiter » la ville (Zask J., 2020).

¹⁵ Chef de projet en aménagements paysagers à la Direction des Parcs et jardins de Tours

Dans ce contexte, les villes jouent néanmoins le rôle d'avertisseur et de catalyseur de la prise de conscience environnementale. Elles sont aujourd'hui d'ailleurs en quête de nature (Gangloff E. et al, 2020).

2. Une écologisation de la ville

Dans le dictionnaire de l'aménagement et de l'urbanisme selon la définition de Pierre Merlin, il est écrit que « *l'aménagement est une discipline de l'espace, ou des espaces, car on peut disposer avec ordre à l'échelle du territoire [...] L'aménageur ne peut être inculte, il doit être imaginatif* » (Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, s.d). Néanmoins beaucoup s'accordent à dire aujourd'hui que l'intégration de la nature en ville est encore limitée et n'est tournée que vers des politiques de verdissement (Gangloff E. et al, 2020), de plantes en pot contrôlables (Planète Conférences, s.d). Cette thématique est donc loin de « *l'imagination* » dont cette précédente définition fait référence. L'anthropocentrisme persiste dans le design urbain. Les projets sont majoritairement portés par l'argument du bien-être que la présence de la nature peut apporter pour l'humain, plus que pour sa valeur intrinsèque. Ils s'axent sur des thématiques spécifiques : sur les corridors écologiques, les permis de débitumer, la déminéralisation, les trames écologiques, etc. et avec eux, tout un vocabulaire technique que les citoyens ont parfois du mal à saisir (Gangloff E. et al, 2020).

L'architecture des bâtiments jouent aussi son rôle pour favoriser la faune. Comme le défend Philippe Clergeau¹⁶, bien que ces stratégies soient intéressantes, elles ne peuvent se suffire à elles-mêmes. Elles ne doivent pas être des « *gadgets* ». « *Il est nécessaire d'hisser la biodiversité au cœur de la conception urbanistique* » pour tendre vers un éco-urbanisme, vers une « *ville nature* » (Clergeau P., 2020). L'idée est de « *faire face à l'incapacité de la ville à prendre soin de ses habitants* » et de favoriser un rapprochement entre écosystèmes, Hommes et nature. En d'autres termes, « *re-panser* » ou *repenser* la ville (Gangloff E. et al, 2020).

De plus, les politiques en termes d'intégration de la nature sont assez contradictoires, tiraillées entre approches centripètes et centrifuges. A la fois on attire la biodiversité par la création de parcs et jardins, par la diversification des gammes végétales pour les haies ou plantations dans les espaces publics comme c'est le cas pour la métropole de Tours comme me l'a expliqué Laurence Chapacou (Annexe 1). D'un autre côté, on tente de se débarrasser d'autres espèces (pigeons, étourneaux, rats, etc.) par des politiques de dératisation, de « *dépigeonnisation* », de désinsectisation, etc.

On assiste à une sorte de « *tri* » de la biodiversité urbaine dans l'espace public comme privé. Certaines sont davantage tolérées dans l'espace public (si elles ne présentent pas de danger

¹⁶ Professeur d'écologie au Muséum national d'histoire naturelle et consultant en écologie urbaine. Il travaille principalement sur la question de la biodiversité en ville

ou n'occasionnent pas trop de gênes) par rapport à l'espace privé, considéré comme l'espace intime où la distance avec l'animal est moindre. Cela questionne notre volonté de voir certaines espèces et pas d'autres dans notre quotidien de citoyen (Zask J., 2020).

Une autre problématique liée à la précédente est que cette nature est en partie sectorisée c'est-à-dire favorisée dans des lieux jugés adaptés à son accueil selon un « *jardinage urbain* » (Zask J., 2020). Elle n'est pas totalement libre d'installation. La spontanéité écologique est donc encore limitée, exceptée dans les espaces dits *délaissés urbains* comme les friches par exemple (Brun M., et al., 2017). Il s'agit ici d'accepter l'inertie de la nature dans un milieu urbain pressé. La végétation spontanée mettant en effet plus de temps à se développer.

On voit donc apparaître des politiques de relocalisations comme ce fut le cas pour le jardin botanique de Melbourne qui est un bon exemple. Comme le jardin était intitulé « botanique » donc jugé prévu pour les végétaux, des chauves-souris qui s'étaient installées avaient été déplacées car la ville jugeait qu'elles n'y avaient pas leur place. Une nouvelle fois, le partage de l'espace est discuté.

Les projets visant à intégrer la nature sont donc tournés vers une écologisation pour créer une ville durable mais tendons-nous réellement vers une cohabitation humains-non humains en ville ?

III- UNE COHABITATION HOMME-NATURE DANS L'ESPACE URBAIN

1. Un nouveau pacte avec la nature

Les citoyens éprouvent un besoin de nature en ville et intégrer la biodiversité est devenu un facteur clé pour améliorer le cadre de vie (Gangloff E. et al, 2020).

Issu du site : [quisufrottesypique](https://www.quisufrottesypique.com/)

« Vous entendez des roucoulements matinaux et dérangeants ? Vos terrasses et trottoirs sont abîmés par des déjections ? »

En zone urbaine, les pigeons, véritables envahisseurs, sont souvent responsables de tous ces maux. Heureusement, Qui S'y Frotte S'y Pique est à votre disposition pour vous aider à limiter les dégâts causés et leur présence. Notre équipe de spécialistes vous propose une intervention ultra efficace pour éliminer pigeons et nids. »

(Source : Lapostre D. et al, 2019)

Ils sont attachés au calme, au bonheur que le contact à la nature leur procure et qui leur permet de s'extraire des contraintes de la ville. En outre, d'autres avantages à la présence de nature en ville (nommée aussi « l'expérience de nature ») ont été démontrés notamment pour l'amélioration de la santé humaine (physique, mentale et cognitive), la régulation thermique et la lutte contre les îlots de chaleur, etc. (D'Erm P., 2019). Cependant, ces motivations restent guidées par une perspective anthropocentrée.

Ce rapprochement souhaité à la nature n'est pas systématiquement synonyme de bonne entente entre humains et non humains. Il y a en effet des conflits comme avec le castor sur la Loire (Robert A., 2019) ou encore avec des populations d'oiseaux installés en milieu urbain (Clergeau P. et al, 1996). Certains parlent même du « *problème oiseau* » dans la ville identifiant directement les inconvénients de la présence des animaux en ville. Certains territoires ruraux se voient désertés par des populations entières d'oiseaux devenant ainsi des populations anthropophiles¹⁷. Cette tendance s'accélère et avec elle, les problèmes de cohabitation entre l'Homme et l'animal se multiplient. De plus en plus de plaintes sont constatées principalement pour des dégâts occasionnés sur les équipements publics avec les déjections, des nuisances olfactives ou encore des nuisances sonores (Lapostre D., et al, 2019). Une appréhension de risques sanitaires est également présente. Cela témoigne d'une « *contradiction entre le besoin formulé de proximité de nature et le rejet de toutes nuisances occasionnées par cette même nature* » (Clergeau P. et al, 1996).

Les services publics doivent parfois intervenir et sont dans une posture antagoniste entre attirer les oiseaux en ville ou au contraire repousser certaines espèces notamment les étourneaux, les goélands ou encore les corneilles à la suite de plaintes des habitants. Eux-mêmes se retrouvent en prise avec l'image qu'ils ont de l'oiseau, symbole de liberté et de nature, et leur volonté de ne pas subir de désagrément sur leur propriété. Mais outre les espèces concernées, c'est aussi la question du nombre qui est soulevé puisque l'on peut retrouver de fortes densités d'individus sur de petites surfaces et c'est souvent là qu'apparaissent les conflits (Lapostre D., et al, 2019). On voit donc se dessiner des problématiques de *voisinage*, d'évaluation de la *bonne distance* entre l'humain et les non humains (Zask J., 2020).

Un projet de recherche a permis d'identifier que les catégories d'âge ou de sexe n'étaient pas significatives pour expliquer une fréquence plus élevée de plaintes mais que l'existence d'un syndicat ou d'une association créant un « *nous d'immeuble* », favorisait un sens d'intérêts communs et une capacité d'action collective, incitant à la plainte (Clergeau P. et al, 1996). Un « *nous* » en « *huis clos anthroponarcissique* » comme Baptiste Morizot le nomme (Deudon A., 2020). Cela se confronte au concept d'espace partagé entre humains et non humains, au « *chez-nous* » incluant toutes les espèces (Despret V., 2017).

Un autre fait marquant se déroule dans les espaces délaissés urbains où la nature s'exprime dans son état le plus « sauvage » que l'on peut trouver en ville (Brun M. et al, 2017). Que ce soit dans les friches ou sur les trottoirs où des plantes arrivent à percer le goudron. Même si certains citoyens apprécient cet écrin de verdure naturel, d'autres ont du mal à concevoir le manque d'entretien ou l'abandon de ces espaces par les collectivités (La Gazette des communes, 2012). La nature étant chassée pour « faire propre » (Gilles C., 2020). Se pose alors la question de l'*acceptabilité* et du seuil de tolérance pour les habitants.

¹⁷ Espèces qui se trouvent dans les lieux habités et qui tolèrent donc la présence des Hommes

Ainsi, avec quelles espèces veut-on écrire une histoire commune ? Avec lesquelles sommes-nous « compatibles » ? (Zask J., 2020). Ces interrogations ont été étudiées par l'écologie de la réconciliation dès les années 1990 et notamment par Michael Rosenzweig¹⁸ (Zhong, E., 2016). Ce concept s'axe sur trois « R » : *reservation* (créer des réserves naturelles), *restoration* (restaurer les écosystèmes) et *reconciliation* entre humains et non humains. Partant du postulat que peu d'espaces ne sont pas anthropisés, l'idée est de « *réconcilier les usages humains de la planète et les usages des autres espèces en permettant l'épanouissement de populations sauvages autonomes et résilientes sur les lieux mêmes que nous habitons* » pour une coévolution soutenable. Il s'agit de transformer les manières d'habiter, apprendre ce dont les espèces ont besoin pour cohabiter de manière active et apporter de la diversité dans nos paysages de vie. Cela invite l'éthique environnementale au cœur du débat.

Cette vision de l'écologie rejoint aussi l'*éthosophie* de Baptiste Morizot qui vise à sensibiliser les Hommes au vivant et renouveler nos relations pour un nouveau pacte (Deudon A., 2020). Il part du constat d'une crise de sensibilité des humains, « *dans les villes, les animaux sauvages se font rares, se cachent et voient leurs chants ou leurs cris recouverts par le vacarme citadin : cette perte massive de contact avec le vivant participe évidemment à forger l'étiollement de notre expérience sensible* ». Il s'agit d'intensifier son attention au vivant, favoriser une médiation des savoirs pour écrire une communication inter-espèce inspirée de l'animisme des amérindiens.

Directement relié à cette reconnexion sensorielle, il existe la notion du « *sense of place* » qui se définit par une sensation positive ressentie en côtoyant un espace et qui permet une connexion émotionnelle à ce lieu, à tous les usages associés et aux autres personnes qui y sont présentes (Jagannath T., 2018). On peut ici modifier cette perspective par une connexion à l'ensemble du vivant qui vivrait dans l'espace urbain. Il s'agirait ainsi de tirer parti des expériences affectives et des imaginaires pour construire un nouveau récit avec la nature.

De cette manière, la réussite de cette cohabitation semble être un enjeu du quotidien pour qu'elle s'inscrive dans la durabilité.

2. Un enjeu du quotidien

Puisque les humains sont omniprésents en ville et que la nature semble y être en partie invitée, il s'agit d'établir une relation aussi harmonieuse que possible. Cela se joue dans les usages, dans notre façon d'appréhender le territoire et le vivant. Cette cohabitation concerne tout le monde du citadin aux aménageurs, du politique aux visiteurs.

¹⁸ Philosophe et fondateur du concept d'écologie de la réconciliation dans son livre « Win-win ecology »

Déjà dans certaines villes, des initiatives en ce sens voient le jour comme à New York (Zhong, E., 2016). L'approche artistique est d'ailleurs plébiscitée. Citons par exemple le projet artistique *Animal Estates* porté par Fritz Haeg en 2008 qui a hissé l'écologie de la réconciliation au cœur de la ville. L'artiste a construit des habitats pour la faune (abeilles, écureuils, etc.) dans l'espace urbain suivant les conseils de zoologues et éthologues. Il rend ainsi visible un partage qui a déjà lieu mais qui n'est pas conscientisé par la population. Mais ce n'est pas tout, l'artiste a aussi délibérément construit des habitats qui ne pourront pas être réinvestis par les animaux auxquels ils sont destinés puisqu'ils vivaient là il y a des centaines d'années mais ont disparu (aigle, lynx, etc.). Par cette présence concomitante d'habitats habitables et « *d'habitats voués à ne jamais être habités* », Fritz Haeg crée un dispositif relationnel fort. « *Devant la tanière vide du lynx, le citoyen fait l'expérience de la perte et d'une absence de relation au vivant, et peut-être celle d'un manque, voire d'une solitude, à se sentir désormais privé d'une présence* ». Par ce biais, le citoyen ressent la disparition et voit la présence des animaux comme une chance, un enrichissement effectif de l'environnement urbain plutôt que comme une contrainte. Cela crée un esprit de collectif entre humains et non humains et affirme que « *nous habitons ensemble ici* ».

Un autre exemple qui propose cette fois-ci un parcours dynamique dans la ville, « *Ma ville est-elle un zoo* » de Julien Thiburce (ASLAN, 2020), un peu à la manière du pistage proposé par Baptiste Morizot (Morizot B., 2019). En pistant les traces du vivant, cela permet « *d'enrichir ce que nous savons, comprenons et percevons des animaux* ». Il s'agit ainsi de pister les formes de « *spectacularisation des espèces vivantes non-humaines* » pour remettre en question notre regard. En flânant oisivement ou attentivement dans les rues on peut trouver des représentations animales que ce soit via le street art qui « *joue avec le regard des passants en les amenant à se questionner sur leur sens et leur portée* ». L'émergence de ce nouveau rapport est donc selon Julien Thiburce, « *à appréhender de manière située, en avançant dans une forme d'enquête qui prenne en compte des éléments sur plusieurs plans (éthique, politique et affectif) et à différentes échelles* » (ASLAN, 2020).

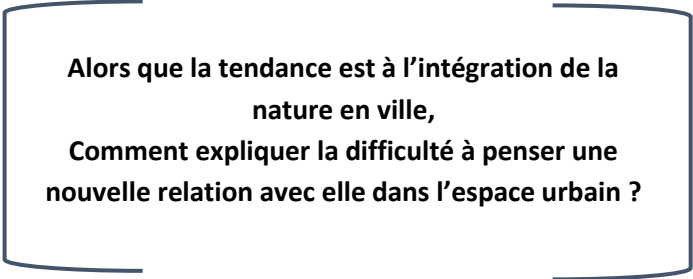
En outre, si l'on s'intéresse à un exemple à Lyon, l'association Des Espèces Parmi'lyon, a conçu un dispositif GABIODIV' qui grâce à des schémas explicatifs permet d'informer les passants sur la manière de concilier modes de vie humains et préservation de la nature en ville. Sensibiliser comme une des clés pour initier cette cohabitation consciente (ASLAN, 2020).

Enfin, comme le projet du Parlement de Loire l'illustre, une nouvelle approche juridique peut-être envisagée, la ville étant le siège des institutions juridiques. Comme Marie-Angèle Hermitte l'explique, il s'agit d'établir une reconnaissance juridique aux entités naturelles pour leur donner du poids, leur donner une parole et donc faire évoluer le droit vers de l'*animisme juridique*. Cette posture assumée pourrait permettre de changer la juridiction dans l'espace urbain et entamer des changements dans l'art de concevoir l'espace (Les auditions du parlement de Loire : Marie-Angèle Hermitte on Vimeo », 2020).

IV- CADRE D'ANALYSE ET METHODOLOGIE DE RECHERCHE

1. Cadre d'analyse

Au vu de la complexité autour de ce sujet, il a donc fallu problématiser et grâce à l'état de l'art et aux contradictions décelées, cela a permis d'aboutir à la problématique suivante :



Alors que la tendance est à l'intégration de la nature en ville,
Comment expliquer la difficulté à penser une nouvelle relation avec elle dans l'espace urbain ?

L'ensemble du travail s'articulera donc autour de cette problématique. Il explorera les nouvelles grilles de lecture et de dialogue entre l'Homme et le vivant.

Il a aussi été nécessaire de choisir un objet de recherche. Du thème intitulé Aménagement et anthropologie de la nature, un regard renouvelé sur les espaces habités, je vais donc m'intéresser de plus près à la **cohabitation humains-non humains en ville** et par non-humain, il s'agit de s'intéresser de plus près aux animaux.

-**Cohabitation** puisqu'il s'agit d'un des enjeux appelé par l'anthropologie de la nature ou encore l'écologie de la réconciliation qui invite tous deux, à un changement de regard sur le vivant et constituent deux concepts clés. Cette cohabitation se définit par l'acceptation, le partage de l'espace et les interactions possibles entre humains et non humains.

-La **ville** plutôt que l'étude de cette relation en milieu rural car ce seront les espaces les plus peuplés à l'avenir comme je l'ai précisé en introduction et qu'ils seront donc au cœur de ce défi de cohabitation. Comme Philippe Clergeau le précise, il ne faut pas sous-estimer la responsabilité des villes pour préserver la biodiversité (Planète Conférences, s.d.).

De plus, le retour des animaux en ville me semble être un fait marquant qui ne peut être mis de côté et qui risque de réactualiser ce débat.

La ville est aussi un lieu de tensions entre maîtrise de l'espace et la nature qui s'invite malgré nous et cette tension me paraît pertinente pour servir de cadre de travail. Par ville, je retiens donc cette idée de « *jungle où les modes de vie des animaux se côtoient* ». Un espace à dominante anthropique et j'étudierais spécifiquement le cas d'un quartier de Tours par souci de proximité et par intérêt d'approfondir l'étude dans cette ville.

-Par **humains**, j'entends m'intéresser aux habitants, aux citoyens car comme nous l'avons vu, cette cohabitation se construit au quotidien et que c'est avec les usagers que le plus de conflits se posent. Il aurait été possible de considérer les aménageurs et leur relation au vivant dans l'exercice de leur activité professionnelle mais ce n'est pas l'axe retenu.

-Par **non humains**, je considère que la définition englobe toutes les formes de vie autres qu'humaines : végétaux, animaux et même les écosystèmes en considérant les interactions, les processus comme Philippe Clergeau le conçoit (Planète Conférences, s.d). Si l'on met juste un géranium sur une terrasse, c'est une espèce parmi d'autres, mais on ne parle pas de nature. Mais si une abeille vient la butiner, à ce moment-là on rentre dans un processus et on peut commencer à parler de biodiversité. L'idée est donc ici d'éclairer une partie de ce processus tout en ayant conscience que tout n'est pas considéré.

Il s'agit donc d'étudier plus particulièrement la **relation Homme-animal¹⁹ en ville** car la relation avec le végétal est déjà beaucoup plus étudiée notamment les bienfaits sur la santé humaine ou l'attachement porté par les citoyens aux espaces verts.

De plus, les animaux se déplacent à l'opposé des végétaux. Ils échappent donc au contrôle des politiques urbaines et sont davantage imprévisibles.

L'hypothèse que j'ai pu formuler et qui pourrait répondre à la problématique est qu'il est difficile de penser une nouvelle relation à la nature car **la ville reste pour les citoyens, un espace pour l'Homme où la nature n'est que visiteuse**. La majorité des usages se faisant pour les activités humaines.

Par visiteuse, j'entends cette tension entre la nature qu'on invite c'est-à-dire certaines espèces, à certains endroits de la ville et à l'opposé, la nature qui s'invite malgré nous et qui « visite » l'espace avant de trouver les conditions de son installation dont découlera la future cohabitation avec l'Homme. De plus, ce terme de visiteuse illustre le statut encore limité que l'on accorde à la nature en ville et les blocages qui subsistent. La présence des animaux en ville joue avec les imaginaires des habitants et la perspective d'une vie à proximité de ces nouvelles espèces pas forcément désirées peut dérouter et faire peur aux habitants puisque cela bouleverse les habitudes. Il s'agira donc de valider ou d'invalidier cette hypothèse à l'issue du travail de recherche.

¹⁹ La distinction est ici faite entre Homme et animal pour faire écho au postulat anthropocentré prédominant aujourd'hui dans la société mais surtout pour rendre possible et plus facile l'étude de cette cohabitation, même si l'Homme fait partie du règne animal

2. Méthodologie de recherche

Afin de répondre aux interrogations soulevées par l'état de l'art et d'élaborer des pistes sérieuses pour des projets de recherche plus aboutis, une méthodologie de recherche a pu être élaborée. Celle-ci comprend plusieurs étapes qui se sont déroulées entre septembre 2021 et janvier 2022. La figure 2 ci-dessous les résume.

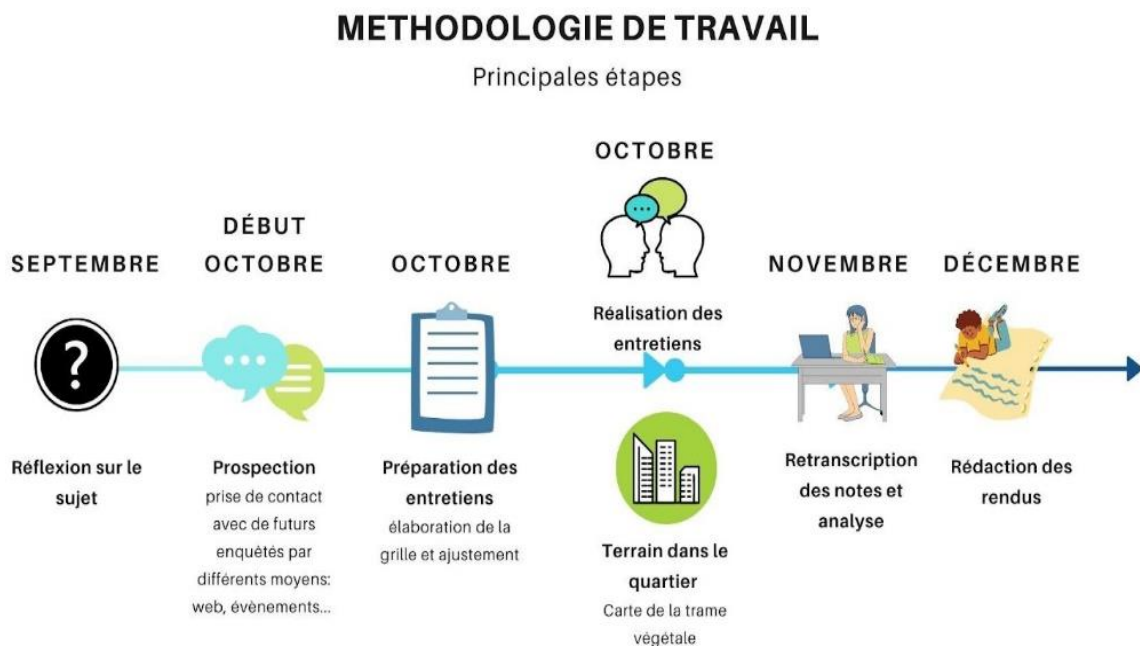


Figure 2 : Déroulé de la méthodologie

a) Réflexion sur le sujet

Cette étape a permis de reprendre les objectifs, redéfinir le lieu d'étude et la manière dont le sujet de la cohabitation Homme-animal en ville pouvait être traité. Il s'agissait de procéder de façon complémentaire entre terrain et entretiens formels avec des habitants d'un quartier de Tours.

b) Prospection et prise de contact

Après avoir fait le choix de réaliser des entretiens semi-directifs pour récolter les informations souhaitées, il fallait trouver des personnes volontaires pour être interrogées. La prise de contact avec les habitants a pu se faire par différents moyens qui se sont succédé pendant la phase de terrain. L'inauguration d'un compost collectif dans le quartier étudié a été une occasion de prendre quelques contacts. Pour compléter la liste des futurs enquêtés, le comité de quartier a été contacté. Dans un second temps, une publication d'un message en ligne sur un groupe de voisins (Mesvoisins.fr) ainsi que l'affichage d'un message à l'entrée de certains immeubles du quartier (Annexe 2) a permis de récolter des contacts supplémentaires. Ce

message a aussi pu être glissé dans certaines boîtes aux lettres. Enfin, afin de diversifier l'échantillon et cibler davantage les familles et les personnes en logement individuel, une session de porte à porte a pu être réalisée. Le bouche à oreille a aussi permis de récolter des contacts.

Ces différentes méthodes de prises de contact ont pu être complémentaires les unes avec les autres. Avec du recul, la méthode du porte-à-porte s'est avérée intéressante pour mieux cibler le profil des enquêtés puisque j'allais moi-même vers les personnes mais les entretiens réalisés étaient pour certains, moins approfondis car les conditions n'étaient pas toujours réunies pour discuter de façon optimale (personnes pressées, considérant une forme d'intrusion à leur domicile, etc.). L'idéal était donc quand les personnes étaient d'elles-mêmes volontaires pour réaliser l'entretien. De plus, la période destinée à la récolte de données était courte et le nombre d'entretiens aurait pu être plus important si celle-ci avait été plus longue mais un compromis a dû être trouvé. Les contraintes de disponibilité et les délais de réponse des enquêtés pour convenir de rendez-vous étaient des variables à prendre en compte.

c) Préparation des entretiens

Pour mener à bien les entretiens, il fallait tout d'abord savoir quoi chercher. Pour cela, une grille d'entretien a été conçue afin de guider la conduite de l'interview. Des ajustements ont pu être entrepris après la phase test des entretiens car étant novice en la matière, il a fallu s'accomoder des techniques et progresser au fil des entretiens réalisés. La grille comportait quatre thèmes : le premier thème était centré sur les activités dans le quartier pour comprendre les habitudes de vie des habitants et mieux appréhender les lieux susceptibles d'être le théâtre de cette cohabitation entre Homme et animal. Le deuxième s'intéressait de plus près à la perception multisensorielle de la ville pour approfondir leur relation au vivant dans l'espace urbain, comprendre ce qui attire leur attention et faire écho à leur « *sense of place* ». Le troisième thème abordait les expériences de cohabitation, bonnes ou mauvaises, comment eux-mêmes concevaient cette cohabitation, si celle-ci était voulue ou au contraire subie. Enfin, le quatrième thème avait pour objectif de prendre du recul et abordait plus en profondeur la question du décentrage des points de vue. Seraient-ils prêts à changer leur comportement pour faire plus de place aux animaux si tant est qu'ils le souhaitent et d'explorer plus en détail, les éventuelles actions à mettre en œuvre pour tendre vers une ville multi spéciste.

Chaque thème comprenait deux ou trois questions. Les premières questions étaient assez neutres pour commencer, puis de plus en plus ciblées sur le cœur du sujet de la cohabitation. Enfin, les questions concernant le profil des interrogés (âge, sexe, CSP²⁰) ont été placées dans les dernières pour que l'enquêté est davantage confiance et soit plus enclin à délivrer l'information. Cette grille d'entretien (Tableau 1) constituait une trame générale et des

²⁰ Catégorie socio-professionnelle

questions supplémentaires ont pu être posées pour approfondir certains points selon les réponses des interrogés.

Tableau 1 : Grille d'entretien

Partie 1 : Activités et cadre de vie	• Quelles sont vos activités dans le quartier ? Quand ? • Quel est votre type de logement ? (Maison/appartement, balcon ou non, éléments favorables à la faune/flore ?)
Partie 2 : Environnement sensible	• Quand vous vous déplacez dans la rue, qu'est-ce que vous voyez ? (Description multisensorielle) • Etes-vous sensible au vivant en ville ?
Partie 3 : Expérience de cohabitation	• Au cours de ces pratiques, comment se passe les éventuelles rencontres avec des animaux (domestiques/sauvages) dans l'espace public ? • Comment se construit selon vous cette cohabitation ? (Expliquez des bonnes ou mauvaises expériences avec les animaux) Est-elle souhaitable ? Faisable ? • Quels sont selon vous les principaux obstacles à cette cohabitation ?
Partie 4 : Futur de la cohabitation	• Seriez-vous prêt à accorder plus de place au vivant en ville, à changer vos comportements ? sous quelles conditions ? • Qu'est-ce qui pourrait être mis en œuvre pour favoriser la présence des animaux en ville ?
Précision sur le profil de l'interrogé	Age, CSP, sexe, précédent lieu de résidence (ville/campagne) dans l'enfance puis la vie active

d) Réalisation des entretiens

La période d'entretien a duré 2 mois de début octobre à fin novembre. Ils ont été réalisés pour les premiers au comité du quartier Blanqui-Mirabeau (dont la présentation complète va suivre dans la partie suivante) et directement au domicile des enquêtés pour les autres, afin d'être dans un lieu calme et intime pour les personnes, propice à la discussion (Figure 3).

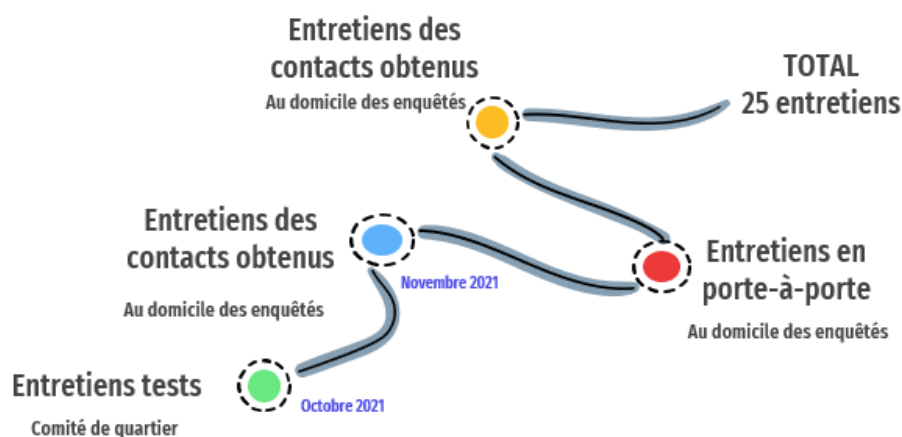


Figure 3 : Réalisation des entretiens

Ils ont été enregistrés. L'objectif était de récolter un maximum de témoignages sur les thèmes retenus afin d'avoir une pluralité de points de vue en essayant non pas d'atteindre une représentativité en termes de population, mais en diversifiant autant que possible les profils. Les témoignages se voulaient les plus spontanés possible et les entretiens se voulaient ouverts malgré le pool de questions qui servait de guide. Il a ainsi été possible d'interviewer 25 personnes au total. Selon la réceptivité de l'interrogé, l'entretien a pu être plus ou moins approfondi. La durée moyenne étant de 32 min avec des entretiens plus courts au début (les 8 premiers) par rapport aux derniers.

Ces entretiens ont été enrichissant car une vraie discussion avec les habitants a pu être entamée, remplie d'anecdotes tirées de leurs expériences de vie. Cela a permis de transformer l'aspect théorique voire abstrait du sujet en faits concrets. Cependant, mener des entretiens n'est pas aisée et malgré une volonté de neutralité, le choix des mots employés dans les questions ou les transitions, a pu d'une certaine manière, influencer indirectement les enquêtés. C'est notamment relié au concept de sémantique connotative, « *lorsqu'un mot suggère un ensemble d'associations, ou est une suggestion imaginative ou émotionnelle liée aux mots* » (Anonyme, 2021) et amène donc la personne à appréhender le sujet de façon plus fermée ou orientée. En d'autres termes, selon le vocabulaire utilisé, les représentations mentales qui vont naître dans l'esprit de l'enquêté seront différentes et ne l'amèneront pas à parler des mêmes choses. Cela convoquera des perceptions et des imaginaires distincts. Des études menées sur la question du changement climatique ont d'ailleurs montré que « *le choix des mots utilisés est fondamental* » (Ademe, 2020). Nous pouvons donc supposer que dans le cadre de cette étude, la situation était similaire. Ce fait était inévitable mais il semble intéressant de le souligner.

e) Prospection terrain

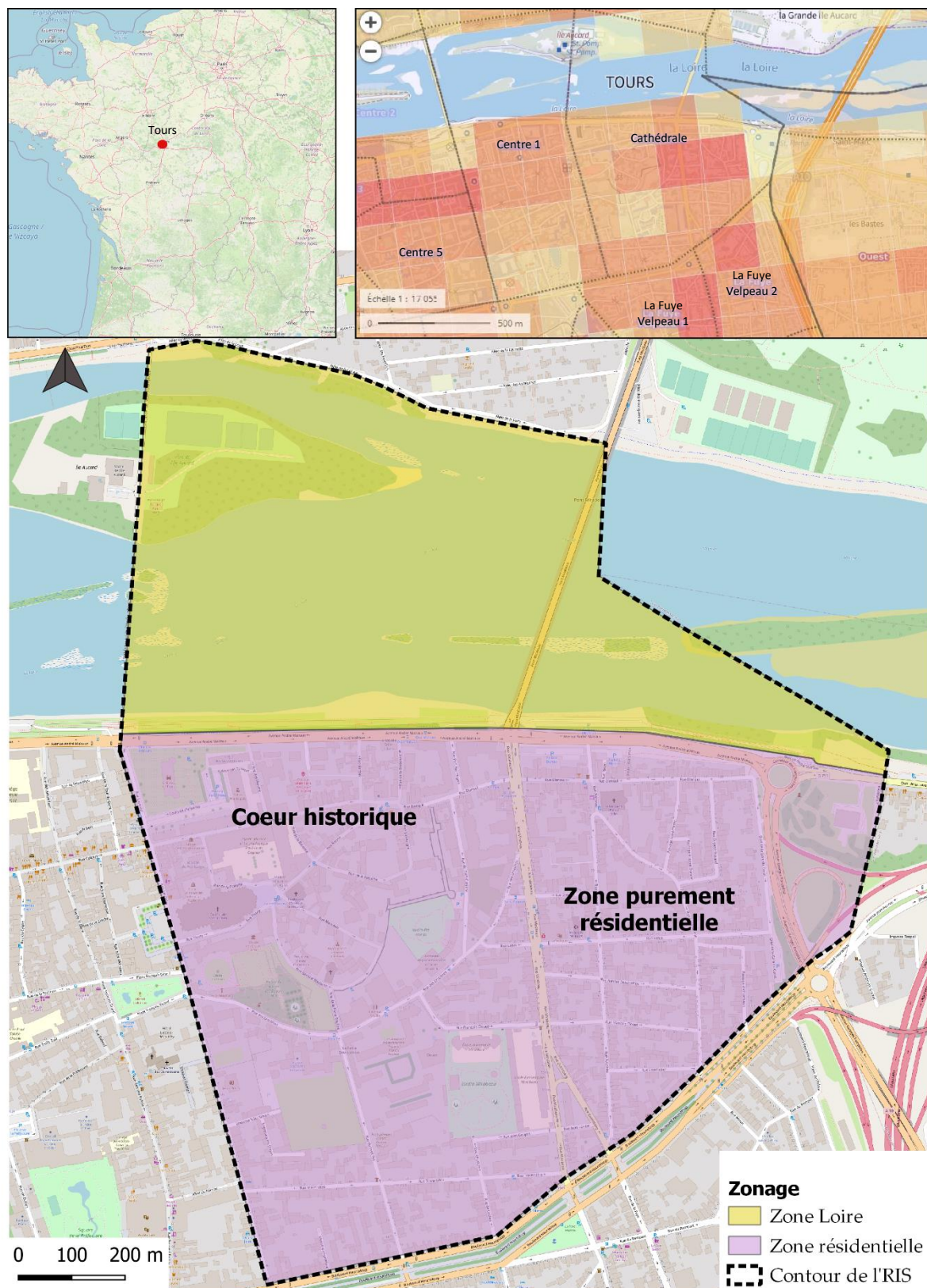
Pour compléter les entretiens, un circuit pour sillonner le terrain d'étude a pu être entrepris lors de deux sessions. Avant cela, une analyse cartographique grâce à des photographies

aériennes a permis d'avoir une première approche du terrain. Ce terrain est le quartier Blanqui-Mirabeau (Comité de quartier Le Kiosque Blanqui-Mirabeau basé Rue Avisseau à Tours). Il est à dominante résidentielle avec un mélange d'habitats individuels (petites maisons de ville comportant des jardins individuels) et collectifs en location ou en propriété. Possédant une ambiance de petit village, il accueille différents lieux de cultes (plusieurs églises et une mosquée) qui amène de la dynamique dans le quartier mais aussi par conséquent, un certain nombre de véhicules.

Il est situé au centre-est de la commune de Tours dans l'IRIS habitat Cathédrale (n° 372610301) (INSEE, 2017). Cet IRIS fait 0.757 km². En 2017, la population représentait 3667 personnes soit 2.7% de la population communale. La population est assez jeune puisque 45% de la population de l'IRIS a moins de 40 ans (les 18-24 ans sont majoritaires puisqu'ils représentent 24% de la population, suivis des 25-39 ans). On retrouve surtout des personnes actives, les retraités représentant 17% des habitants. Les travailleurs sont principalement des cadres ou occupent une profession intellectuelle supérieure (20% des travailleurs) et 17% occupent des professions intermédiaires. Cet IRIS compte peu d'étrangers puisqu'ils représentent seulement 5% de la population.

L'IRIS possède une zone nord traversée par la Loire et une zone sud, résidentielle, qui constitue celle étudiée (Figure 4). Néanmoins au sein de celle-ci, 2 sous-zones peuvent être distinguées:

- Le cœur historique au nord-ouest (avec la Cathédrale, le Musée des Beaux-Arts, le château de Tours, des églises, des vieilles bâtisses, etc.)
- Une zone purement résidentielle avec quelques rares commerces à l'est



Sources : Open Street Map, Union des comités de quartier de la ville de Tours, INSEE | Auteur : D.Laurent, 2021

Figure 4 : Localisation et organisation du quartier d'étude

Le quartier m'étant familier, il fallait cependant préciser les aspects recherchés pour l'étude, l'objectif étant de repérer la trame végétale pour spatialiser les espaces « de nature » disponibles à proximité pour les habitants interrogés. Il s'agissait ensuite à partir des données récoltées, de catégoriser cette trame végétale. On dénombre ainsi différents types d'espaces « de nature » dans le quartier. Tout d'abord, il possède un nombre conséquent de parterres de fleurs de trottoirs²¹ (Ville de Tours, s.d) installés à l'initiative des habitants et formant par endroits, d'épais tapis (Figure 5). Ces derniers permettent d'améliorer la connectivité écologique en ville pour la petite faune même si celle-ci présente tout de même des discontinuités importantes. Ces parterres permettent de végétaliser les rues et ont été différenciés de la flore spontanée qui se développe dans les infructuosités du béton. Les fleurs de trottoirs sont-elles, volontairement plantées.



Figure 5 : Fleurs des trottoirs Rue Diderot

On retrouve également 5 parcs : le Jardin Mirabeau près d'une école maternelle abritant de grands arbres (marronnier, tilleuls, etc.), le Jardin des Vikings au niveau des restes d'un amphithéâtre gallo-romain, le Jardin privé du Conservatoire Francis Poulenc de Tours, le Jardin du Musée des Beaux-Arts abritant un grand cèdre du Liban classé arbre remarquable, le Jardin du château et enfin le Jardin Guyard Martin près de la Loire. Un square²² est également présent à proximité directe de la route. Il est utilisé par des habitants pour promener leurs chiens. Entre ces parcs, quelques petites zones enherbées font également partie du décor avec quelques zones arbustives. Le bord de Loire avec la ripisylve et la végétation poussant sur les bancs de sable fait aussi parti de la trame végétale constituant l'IRIS. L'accès est prolongé grâce au Pont Saint-Symphorien faisant la liaison avec l'autre rive. Enfin, un réseau de haies peut être identifié notamment le long de la limite de l'IRIS sur le Boulevard Heurteloup (Figure 6).

²¹ Opération de végétalisation des rues, trottoirs, venelles, etc. lancée à Tours en 2016 et présent dans différentes villes françaises. En un clic, les habitants peuvent remplir un formulaire et demander un permis de végétaliser pour créer avec les conseils des jardiniers communaux, un parterre fleuri au pied de chez eux.

²² Différencié des parcs par la taille plus petite et une moins grande diversité végétale

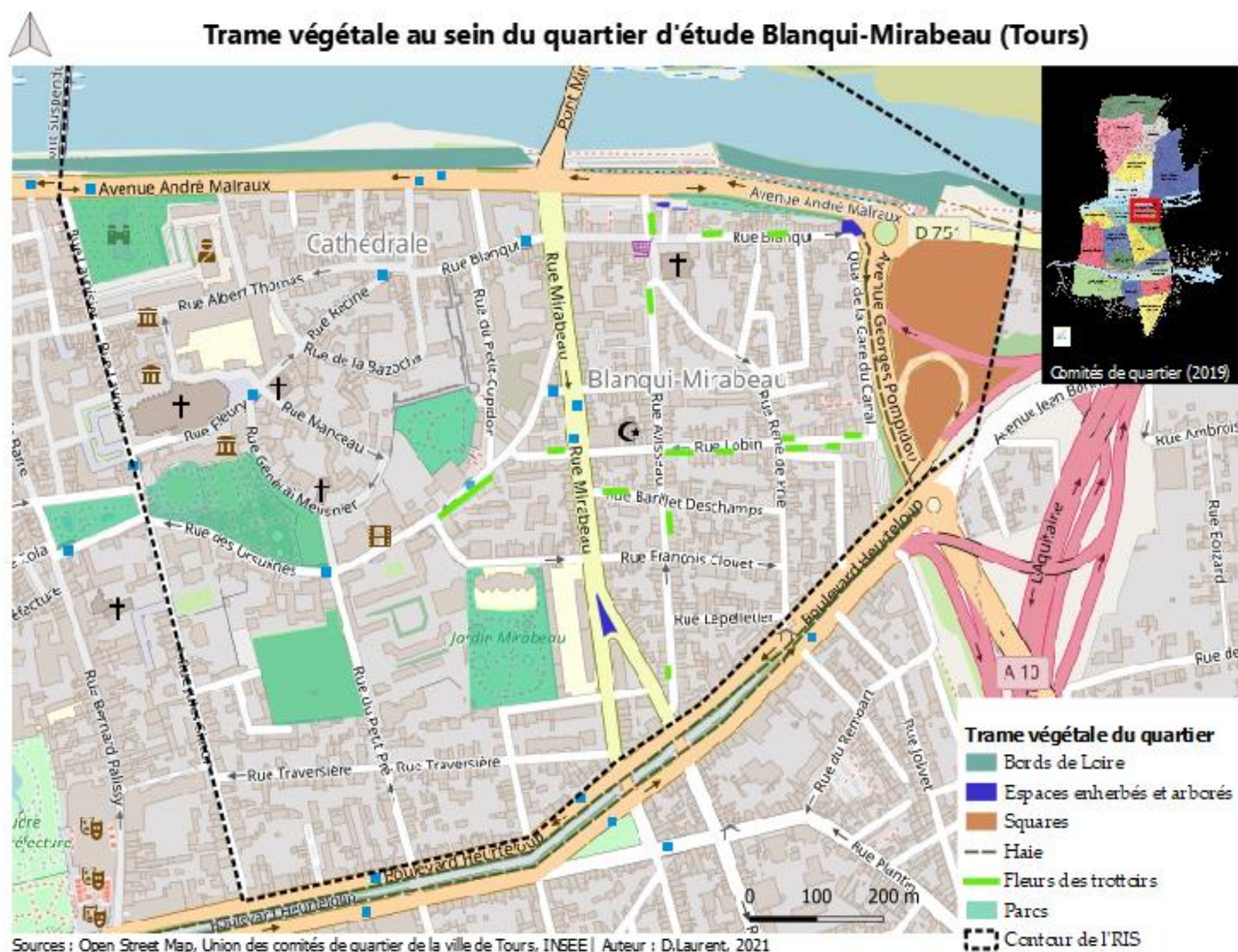


Figure 6 : Trame végétale au sein de l'IRIS du quartier Blanqui-Mirabeau

Par endroits, au niveau des vieilles bâtisses, les plantes dépassent du haut des murs des cours intérieures des maisons et apportent de la verticalité (Figure 7). Des vignes ou encore des glycines se développent aussi et recouvrent certaines façades.

Quelques évocations artistiques d'animaux sont également parsemées que ce soit sur du mobilier urbain (Figure 8) ou même dans les lieux religieux (par exemple les gargouilles de la Cathédrale) qui renvoient à tout un imaginaire bestiaire.



Figure 7 : Végétaux se développant en dehors des cours intérieures



Figure 8 : Evocations artistiques d'animaux

Ainsi, ce quartier a été sélectionné pour différentes raisons. En premier lieu pour une raison de proximité puisqu'il constituait mon quartier de résidence. Cela me permettait ainsi de connaître les environs et d'avoir plus facilement des points d'accroche pour contracter des personnes, l'ambiance étant assez familiale. Mais au-delà de cet aspect pratique, il a aussi été retenu pour la diversité de sa trame végétale (plus riche que dans les IRIS d'à côté par exemple l'IRIS Centre 1, plus minéral). Enfin, la diversité des types d'habitat (maisons et logements collectifs) semblait offrir hypothétiquement une diversité de profils d'interrogés.

f) Retranscription et analyse

A l'issue de chaque entretien, les notes prises lors de l'interview ou lors d'éventuelles réécoutes ont pu être retranscrites. Les entretiens n'ont cependant pas été retranscrits dans leur intégralité par manque de temps. Les notes essayaient néanmoins d'être les plus complètes possible et des citations avaient tout de même pu être écrites.

L'analyse a été réalisée à 2 niveaux : une analyse individuelle de chaque entretien et une analyse croisée entre les entretiens (Blanchet A. et al, 2014). Une analyse lexicale et grammaticale en premier lieu pour repérer les notions, les espèces citées, etc. puis une analyse thématique selon les thèmes définis dans le questionnaire mais aussi des thèmes annexes qui émergent au fil de l'analyse et sont inspirés par des lectures d'ouvrage. Pour faciliter l'étude, des schémas, nuage de mots, tableau (Annexe 3) etc. ont pu être élaborés. Un tableau de synthèse (synthèse par entretien et synthèse par thème) a pu être fait pour avoir les notes d'entretien côte à côte et ainsi faciliter l'analyse.

3. Un échantillon exploratoire

L'échantillon des interrogés s'est construit au fur et à mesure des prises de contact. L'objectif était d'avoir une diversité de profils pour avoir une approche la plus complète possible du sujet mais comme dit précédemment, la représentativité n'était pas le but. L'échantillon comptait au total 25 personnes, majoritairement des femmes (16 femmes pour 9 hommes). Les interrogés ont en majorité entre 20 et 59 ans et entre 60 ans et plus. Les autres catégories d'âge sont moins représentées même si elles sont présentes. Concernant les catégories socio-professionnelles des enquêtés²³, elles sont variées : on retrouve majoritairement des retraités (qui répondaient plus et avaient surtout plus de disponibilités), 20 % sont des cadres ou professions intellectuelles supérieures (correspondant aux statistiques de l'IRIS), 12% des professions intermédiaires, autant d'étudiants et enfin quelques personnes en création d'entreprise. Concernant le type de logements, ceux-ci sont en proportion équilibré : 13 personnes vivent en maison individuelle et 12 en appartement. Ceux vivant en appartement ont tous au moins une cour ou un balcon privé en espace extérieur accessible. Les enquêtés

²³ Selon les catégories INSEE

sont pour 15 d'entre eux de « pur citadins » car ils ont vécu toute leur vie en ville et 1 seule personne a vécu majoritairement à la campagne avant de venir en ville. 9 d'entre eux ont vécu dans les deux types de lieu de vie, à la campagne dans l'enfance et en ville depuis leurs études et pendant leur vie active. Cette classification des lieux de vie est cependant axée sur la libre appréciation de chacun pour la différenciation entre ville et campagne. Ces différents éléments ont été sélectionnés et renseignés pour chaque personne car j'ai fait l'hypothèse que ces derniers pouvaient influencer sur la cohabitation. La lecture de l'ouvrage de Nathalie Blanc, *Les animaux et la ville* a renforcé cette supposition (Blanc N. 2000) ainsi que l'étude de Thema environnement (Ministère de la transition écologique, 2021). Cette dernière montre qu'il y a une influence du lieu de vie sur la fréquentation de la nature (supérieure en milieu rural par rapport à dans des communautés urbaines quel que soit le revenu, l'âge ou la CSP). Les ruraux ont un contact différent avec la nature (en termes de types d'activités et de fréquence) et la sensibilité qui en découle par rapport à la nature semble donc possiblement différente.

Le visuel suivant (Figure 9) permet de synthétiser les caractéristiques de cet échantillon exploratoire.

Profil des interrogés

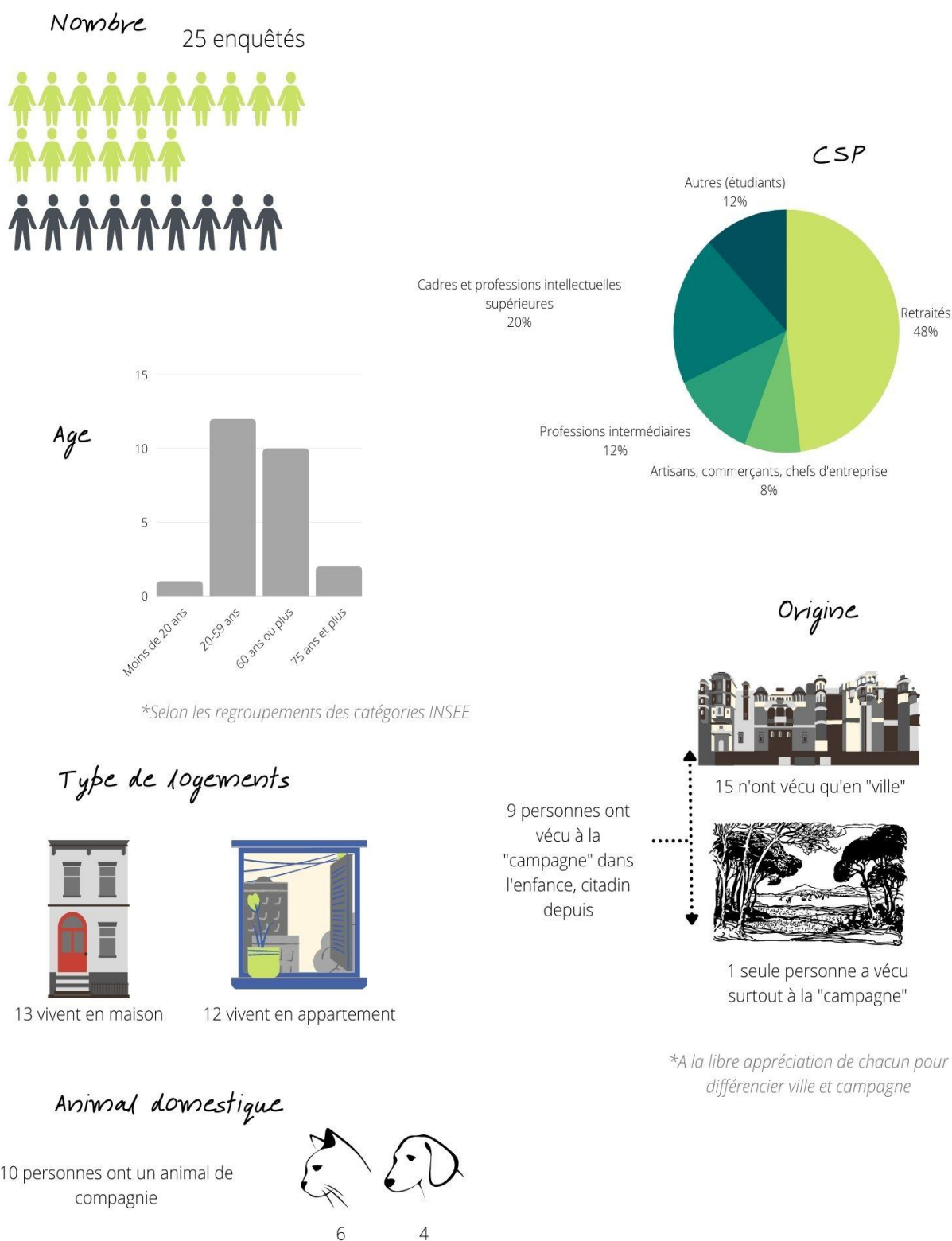


Figure 9 : Visuels présentant l'échantillon d'enquêtés

V- RESULTATS

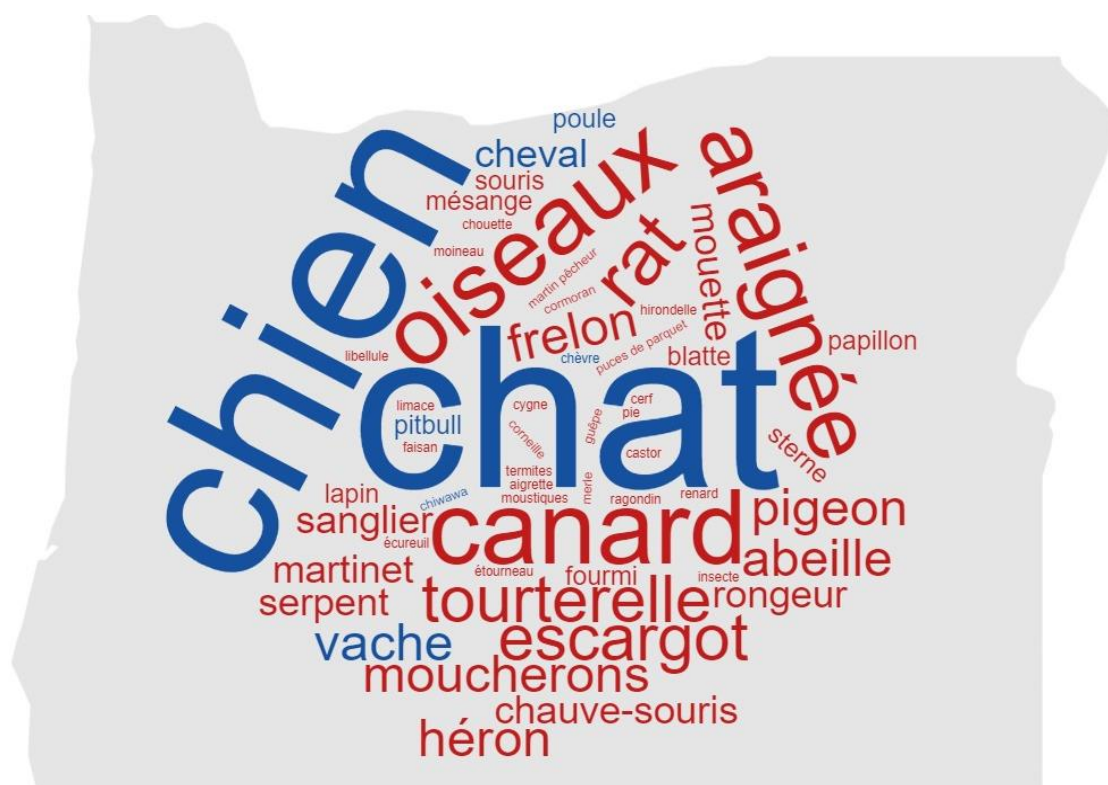
Ces entretiens ont permis de mettre en lumière des tendances sur plusieurs thèmes liés à la cohabitation Homme-animal en ville. Tout le monde n'a pas le même avis mais des idées reviennent. C'est ce que nous allons essayer d'explorer dans cette partie.

Avant toute chose, quand on parle de cohabiter, cela nous amène directement à nous poser la question, avec qui ? De quelles espèces parlent-on ? De quelle biodiversité ? Cohabiter à Tours, à Nice ou même dans un autre pays n'est en effet pas la même chose.

a) Quel type de vivant ?

Tout d'abord, il s'agit d'espèces anthropophiles c'est-à-dire qui s'accommodent des milieux anthropisés. Ces espèces font parties de la biodiversité ordinaire locale plus que de la biodiversité dite patrimoniale. Elles font références au paysage « ordinaire », à la nature de proximité. Les enquêtés développent une vision davantage liée à la « *nature aménité* » caractérisée il y a peu, dans une enquête sur les relations entre les français et la nature (Ministère de la transition, 2021). Cette catégorie sous-entend que la nature est un lieu de liberté en dehors des relations urbaines, où l'on peut pratiquer des loisirs, ses passions et se ressourcer.

Le vivant perçu par les enquêtés peut être dissocié en 2 catégories : les animaux domestiques (liés et dépendants directement des humains) et les animaux sauvages en ville (en contact avec les humains mais avec lesquels la relation est limitée. Ils échappent au contrôle de l'Homme) bien qu'ils soient plus limités. Ce sont surtout les espèces domestiques qui ressortent dans le cadre des entretiens. Dans le quartier c'est d'ailleurs surtout le chat, « *c'est un boulevard à chats* » comme l'indique M.M. Le chat est ainsi une des espèces les plus représentées en tant qu'animal de compagnie mais est aussi à l'origine de gênes pour plusieurs enquêtés. Il y a une assez pauvre représentation du sauvage urbain. Ces citations l'illustrent : Mme T indique que d'après elle « *Il n'y a que les oiseaux dans la rue* », ou encore Mme L qui pose la question « *Quels animaux ?* » lorsqu'il s'agit de citer des espèces susceptibles de se trouver dans l'espace urbain. Le nuage de mots suivant permet de représenter la liste d'espèces citées par les enquêtés et donne une bonne idée du vivant dont on parle (Figure 10).



En tout une cinquantaine de dénominations peuvent être décomptées. En **bleu** sont représentées les espèces domestiques et en **rouge** les espèces sauvages. La grandeur des mots est fonction du nombre de fois où l'espèce a été citée par les enquêtés. Pour chaque entretien, toutes les espèces citées ont été listées et l'intitulé exact a été conservé pour garder l'authenticité du vocabulaire employé par les interrogés.

On voit visuellement que ce sont les animaux domestiques qui sont prédominants dans les représentations de l'animal dans le quartier Blanqui-Mirabeau (chien, chat) malgré une diversité d'autres espèces citées mais de manière moins conséquente. Cette tendance se retrouve d'ailleurs dans l'étude récente menée au niveau national à propos des relations entre les français et la nature (Ministère de la transition écologique, 2021). Au niveau des espèces sauvages, ce sont les oiseaux qui dominent, les enquêtés ayant témoigné d'un fort attachement au chant des oiseaux (noyé dans le vacarme urbain) et à leur présence, « *c'est un beau spectacle* » dit Mme B et certains ont souligné leur diversité à Tours par rapport à Paris. Certains changements ont pu être observés pour ce taxon pendant le premier confinement (un couple de canards avait été vu dans les rues de la ville). Cette tendance du retour des animaux en ville avait d'ailleurs été soulignée dans l'état de l'art en début de rapport. Les araignées sont citées plusieurs fois également mais davantage pour l'espace privé du domicile ou encore le rat qui étaient pour certains, à l'origine de peurs. On retrouve ainsi aussi bien des mammifères que des oiseaux et plus spécifiquement des oiseaux de Loire relatifs à la proximité avec le fleuve, des insectes, etc. Leur évocation de ces espèces renvoie pour certains, à une vision positive et pour d'autres à une vision négative. Cependant, les espèces comme les serpents, les pigeons, les rats, etc. conservent leur position de « nuisible » dans l'esprit des enquêtés.

On retrouve de cette manière, un dualisme entre espèces désirées ou non désirées vues comme des intrus. « *On ne peut pas comparer oiseaux et rats* », indique Mme T, « *ça j'aime*

bien », dit Mme Ga en parlant des oiseaux, « *pas très insecte* » explique Mme B, ou enfin « *pas ma tasse de thé les pigeons* » précise Mme Rol. La tournure même des phrases permet de comprendre aisément le tri intellectuel des espèces qui s'opère dans la ville. Certaines espèces (pigeons, rats, serpents, etc.) sont perçues avec dégoût comme « sales ». C'est en effet ce qu'explique Nathalie Blanc dans un de ses ouvrages (Blanc N., 2000). « *Est sale ce qui n'est pas à sa place* » et certaines espèces n'ont visiblement pas leur place en ville. Si l'espèce est désirée, tolérée, elle devient « sale » si « *son maître ne le maîtrise pas* » écrit-elle à partir des conclusions de ses propres entretiens. Cette tendance se retrouve aussi pour les entretiens du quartier, notamment chez un des enquêtés qui estiment incivil, « *un maître qui n'a pas la capacité de tenir l'animal ou de se mettre à la place des autres personnes qui n'ont pas nécessairement envie de les avoir à côté* ». Cependant, la « *nature vécue, racontée est différente de la nature réelle* » (Blanc N., 2000). Ainsi, il est question de sensibilité personnelle et de subjectivité lorsque l'on parle d'espèces désirées ou non.

La sensibilité aux animaux est en effet différente selon les enquêtés. Comme le disait l'une d'elle « *il y a des gens qui aiment les animaux et d'autres pas et c'est comme ça* » (Mme Gri).

b) Une sensibilité binaire envers les animaux

Certains sont donc sensibles aux animaux. Cette sensibilité est plus ou moins élevée et se traduit par divers comportements chez les enquêtés. Certains sont nourrisseurs et récupèrent les animaux abandonnés. D'autres portent assistance aux animaux blessés en contactant des associations comme *Sauve qui Plume*. D'autres, s'estiment sensibles en portant attention aux animaux lorsqu'ils en croisent. Les interrogés qui font partie de cette catégorie, ont eux-mêmes un animal de compagnie pour la majorité (10 personnes en ont au total), d'autres n'en ont pas mais c'est un « regret ». En effet, plusieurs évoquent les nombreux bénéfices que la présence animale peut apporter (Figure 11). Premièrement du bien-être et de la sérénité. Ce sont également des animaux de « compagnie » donc ils offrent selon eux une réelle présence et incarnent de vrais compagnons du quotidien, parfois pour lutter contre la « *solitude urbaine* » ou même pour socialiser. Les animaux seraient ainsi des vecteurs de socialisation. « *On n'a jamais autant rencontré de monde que depuis qu'on a notre chien* » indique Mme Griv. Pour d'autres, on assiste à l'inverse, à une « *socialisation des animaux grâce aux maîtres* » (Mme Gui), qui bénéficie aux deux parties.

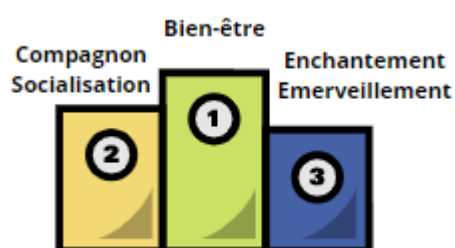


Figure 11 : Top 3 des bénéfices procurés grâce au contact avec les animaux

Les animaux seraient également garants « *d'émerveillement* » dans la ville, d'une forme « *d'enchantement* » en créant une atmosphère particulière (cela corrobore avec le sentiment

exprimé par les interrogés de l'enquête nationale (Ministère de la transition écologique, 2021) d'une nature qui ressource, relaxe et qui est accueillante) : *"Le bruit du trot d'un cheval sur le pavé, ce n'est pas pareil que le bruit d'une moto"* précise M.M. Les « oiseaux donnent de la vie » dit M.X, ils « *égayent la journée* ». Pour une autre, ils sont même source d'inspiration pour s'adonner à de la création via l'écriture notamment. Enfin, ils sont « sacrés » indique Mme P ce qui nous amène à une notion évoquée à maintes reprises : le souci du bien-être animal.

En effet, certains ne veulent pas d'animal de compagnie en ville car ils estiment que les conditions d'accueil ne sont pas optimales, pas autant qu'à la campagne. Ils évoquent le manque d'espace disponible avec des appartements trop exigües ou encore la prédominance de la voiture qui reste un danger important. Il est aussi question d'une dénonciation de l'instrumentalisation des animaux. Un des enquêtés a évoqué la « *mode du petit chien* » depuis la pandémie. Ce fait se confirme puisque les ventes de chiot sont en augmentation avec la crise sanitaire (Lemaire S., 2021). Plusieurs raisons semblent évoquées : la démocratisation du télétravail qui permet aux personnes d'être plus disponible, une impossibilité de voyager qui réduit la difficulté de garde lors d'absences mais n'était-ce pas aussi pour avoir une raison de sortir lorsque l'attestation sur l'honneur était en vigueur au premier confinement ? Ainsi, la dénonciation porte ici sur le fait d'intégrer des animaux en ville à des seules fins utilitaristes. Or dans le cadre de cette étude sur la cohabitation, l'intégration des animaux en ville dépasse évidemment cette seule motivation anthropocentrée. Pour tenter de répondre à ce problème, un enquêté propose de penser à mettre en place une réglementation plus stricte pour les animaux domestiques en ville en évaluant le futur logement de l'animal pour qu'il soit autant que possible adapté. En ce qui concerne les animaux sauvages, certains appréhendent une éventuelle maltraitance des humains sur eux lorsqu'ils sont près de leurs lieux de vie.

A l'opposé de cette sensibilité et cet intérêt porté aux animaux, d'autres au contraire y sont indifférents. Cette indifférence est reliée à un sentiment de peur dont l'origine peut être multiple. Elle peut provenir d'une expérience personnelle désagréable voire traumatisante lorsque la personne est rentrée en contact avec l'animal (l'exemple d'une enquêtée qui s'est réveillée avec un chat sur sa tête dans son salon) ou que cela a pu occasionner des blessures corporelles (morsures, piqûres) Cette peur peut aussi venir de connaissances qui ont eu eux-mêmes une mauvaise expérience ou encore de peurs héritées de la famille (exemple cité, la peur des serpents transmis de père en fille). Ces personnes sont parfois plus proches du végétal (plus prévisible que les animaux dont le comportement est plus difficile à prédire) comme l'explique Mme Gui, « *pas très animal* » mais elle est « *très fleur* ».



Il se trouve que ceux qui sont indifférents aux animaux ont une cohabitation plus difficile avec eux. Pourquoi ? Est-ce que cette indifférence se transforme en un sentiment de supériorité de l'Homme sur les animaux ? Ces personnes estiment que « *c'est chacun sa place* » et que celle des animaux n'est pas en ville.

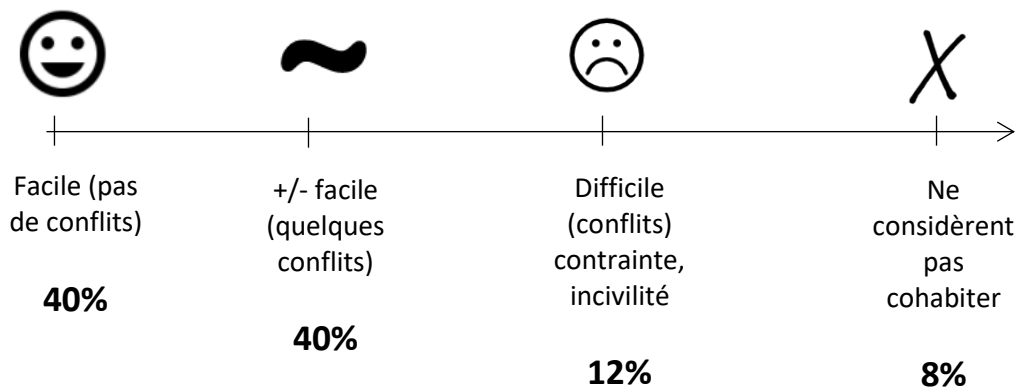
c) Une cohabitation souhaitable mais fragile

Après avoir dressé le panorama de la faune urbaine défini par les enquêtés et distinguer deux profils liés à la sensibilité envers les animaux, il s'agit maintenant de s'intéresser au cœur du sujet, à la façon dont ils cohabitent ou non avec eux et de préciser ces typologies.

Ce qui vient en tête directement est de se questionner sur le sens même du verbe cohabiter. Il y a en effet des variantes dans la définition de ce verbe mais selon les enquêtés il s'agirait de « *vivre avec et en respect mutuel* » même si « *l'animal ne doit pas faire particulièrement preuve de respect* » comme l'indique M.Leb. Cela sous-entend une forme de responsabilisation de l'Homme envers l'animal. « *Nous ne sommes que de passage dans ces espaces* ». La cohabitation peut aussi être de « *vivre au même endroit mais chacun de son côté* » en trouvant la « bonne » distance.

En tous les cas, la cohabitation dans le quartier Blanqui-Mirabeau se construit à l'échelle de micro-situations, de petites anecdotes de rencontre. Ce peut être par l'observation voulue ou incongrue d'une espèce sur le balcon ou en bord de Loire, par une recherche de contact avec un animal de compagnie d'une personne qui passe dans la rue ou tout simplement le déplacement d'un insecte avec une carte de bus pour la déposer plus loin, à l'abri. C'est cohabiter à une micro-échelle, pas forcément de manière spectaculaire mais au quotidien. Comme l'exemple des oiseaux qu'une enquêtée a partagé, qui viennent tous les jours près de la fenêtre dès que les rideaux s'ouvrent d'une forme d'habitation au contact de l'Homme. La cohabitation s'analyse en effet dans les deux sens, de l'Homme vers l'animal et inversement.

Cette cohabitation peut se définir selon un gradient. Il est ainsi possible de distinguer 4 profils relationnels selon un gradient de facilité à cohabiter ²⁴:



- Par cohabitation « facile », l'idée est l'absence de conflits conscientisés. On retrouve dans ce profil toutes les catégories d'âge et une majorité d'enquêtés. La plupart ont vécu à la fois en ville et à la campagne où le contact aux animaux est incontestablement

²⁴ En gras, les pourcentages d'enquêtés correspondants

différent et ne concerne pas les mêmes espèces. On y retrouve la majorité des étudiants interrogés (qui sont néanmoins en étude d'aménagement et donc un peu sensibilisés à ces problématiques). La plupart possèdent un animal de compagnie et aiment le contact aux animaux et ils incluent leur relation avec eux dans cette cohabitation

- Par cohabitation plus ou moins facile, il s'agit ici de l'existence de « petits » conflits avec certaines espèces ciblées. « *Les animaux qui s'adaptent sont les bienvenus mais pour les autres...* » (M.Gre). Ces petits conflits sont davantage des gênes que de réelles contraintes. On retrouve dans cette catégorie la majorité des professions intellectuelles supérieures.
- Par cohabitation difficile, il s'agit dans les propos des enquêtés d'une plus profonde expression de contrainte au contact des animaux. On retrouve les personnes qui s'estiment indifférentes aux animaux. Tous sont des retraités (en sachant que cette CSP est plus représentée dans l'échantillon). Ils n'ont pas d'animaux de compagnie ce qui est assez intuitif. Ils ont surtout été citoyens durant leur vie et enfin les personnes ont toutes eu une mauvaise expérience avec un animal.
- Enfin la dernière catégorie regroupe ceux qui ne considèrent tout simplement pas vraiment cohabiter mais ils sont minoritaires (8% des enquêtés) et représentent des personnes qui n'ont pas vraiment d'avis sur la question

Il y a ainsi une différence entre espace public et privé. Le degré de tolérance n'est pas le même et les espèces concernées ne sont pas identiques. « *Chacun peut cohabiter avec un animal chez lui mais dehors...* » (Mme Ga). Cette cohabitation se fait donc à de multiples endroits ; dans la rue lorsque les interrogés se déplacent surtout en mode de déplacements doux (marche, vélo, trottinette) car le quartier est situé à proximité de l'hyper centre. La marche est pratiquée par les enquêtés pour une balade, pour se rendre dans le centre mais aussi pour promener son animal de compagnie. Autant d'occasion d'entrer en contact avec les rares animaux présents (l'exemple d'un écureuil Rue des Ursulines ou dans un jardin privé suscitant la curiosité et l'étonnement). Cette cohabitation se fait aussi lors d'activités dans son jardin ou dans la cour de l'immeuble ou dans le domicile (il n'y a cependant pas de tendance significative qui montre une réelle différence de cohabitation selon le type de logement maison ou appartement). Il semble qu'il y est néanmoins un sentiment de surprise ressenti quand l'animal n'est pas vu là où on l'attend. Mais où les attend-on vraiment ? On peut ici faire le parallèle avec la spatialisation des animaux dans la ville présentée dans l'état de l'art. L'animal est ainsi lié à un contexte spatial (Blanc N., 2000).

Si l'on précise maintenant davantage les conflits qui rendent cette cohabitation difficile, une notion revient souvent : le respect d'autrui. « *La liberté des uns commencent là où s'arrêtent celle des autres* » rappelle M.G. Pour rappel, un enquêté avait même inclus cette notion de respect dans sa propre définition de cohabitation. Il est alors question de respect du voisinage.

Comment concilier la liberté des uns de vouloir vivre au contact des animaux dans la ville et la liberté de ceux qui ne le souhaitent pas ?

Les problèmes qui reviennent souvent dans l'espace privé comme public sont ainsi les déjections notamment de chats et de chiens qui sont sources de mécontentement, beaucoup d'interrogés étant sensibles à la propreté de la ville. Des sacs sont disponibles dans les parcs du quartier mais certains se plaignent de ces incivilités. Ils rappellent le coût élevé dépensé par les collectivités afin de régler ce problème. En réaction, certains interrogés n'hésitent pas à faire fuir les chats qui viennent dans leur jardin, sans jamais leur faire de mal mais pour éviter ces désagréments, marquer leur territoire et lutter contre cette sensation « *d'intrusion* ». Cela peut nous amener à imaginer l'espace comme rempli de multiples sphères qui se croisent, se connectent. Chacune étant le « territoire supposé » que l'individu possède. Cela fait référence à l'enchevêtrement conceptualisé par Vinciane Despret et précisé précédemment. La ville peut être perçue comme une multitude d'échelles et de géographie entremêlée.

Les problèmes de cohabitation viennent aussi d'éventuels dégâts occasionnés dans les bâtiments que ce soient sur les façades ou à l'intérieur du domicile. C'est le cas d'une dame dans son cabanon de jardin avec des souris qui ont « *grignoté ses chaussures* », d'une autre dans sa cave avec des rats avec qui elle tolérerait de cohabiter jusqu'à ce que les dégradations soient trop importantes ou encore dans le local du comité de quartier qui a connu une invasion de termites en 2019²⁵. Le bruit est aussi source de gêne dans l'espace privé (bruit des pattes des animaux sur le parquet, l'aboiement du chien du voisin, etc.). On retrouve un concept de seuil de tolérance : la fréquence des dégradations et le nombre d'individus à l'origine de celles-ci ont une importance dans ce degré de tolérance (l'exemple cité des moucheron qui sont très présents dans le quartier surtout à la belle saison et qui deviennent donc une gêne s'ils sont très ou « trop » nombreux).

Dans l'espace public, les chiens d'attaque (pitbull) ont été cités plusieurs fois. Il est là question de danger puisque ces chiens doivent porter des muselières, ce qui n'est pas toujours respecté. Pour cette espèce, certains interrogés se sentent là en insécurité au contact de ces animaux et s'inquiètent notamment pour leurs enfants. Enfin, il est intéressant de souligner que malgré un contexte de pandémie mondiale, la question d'éventuels risques sanitaires au contact des animaux (zoonose²⁶) n'est que très peu soulevé par les interrogés (seulement l'évocation d'un risque avec les rats qui vivent dans les égouts et peuvent être vecteurs de maladie).

Ainsi, quels obstacles freinent certains pour cohabiter ? Il y a tout d'abord la différence de langage entre l'Homme et l'animal. Il y a donc une communication non verbale à inventer qui

²⁵ Ces espèces sont qualifiées de « nuisibles ». La traduction originelle de ce terme étant « pouvant occasionner des dégâts »

²⁶ Maladies et infections dont les agents se transmettent naturellement des animaux à l'être humain, et vice-versa

peut cependant être un beau défi d'apprentissage personnel comme le souligne un des enquêtés. L'imprévisibilité de l'animal est également un frein qui alimente les peurs ancrées psychologiquement.

Pour conclure sur cette partie, il est utile de préciser que pour les interrogés correspondants aux deux premiers profils c'est-à-dire avec lesquels la cohabitation semble plus aisée, tous pensent que celle-ci est souhaitable en ville mais la pratique est parfois compliquée, fragile et changer implique beaucoup de remise en question. L'une d'elle pense que c'est la philosophie du « *ce serait bien mais on ne le fait pas* » qui l'emporte, comme on retrouve pour la lutte contre le réchauffement climatique finalement. De plus, il semble délicat de savoir si c'est à l'Homme de les faire venir ou à eux de venir ? Il s'agit davantage de repenser les modes d'habiter humains, les « *sense of place* », pour leur faire plus de place plutôt que tenter de les intégrer coûte que coûte sans réfléchir à la raison. Cette question de la cohabitation comme nous l'avons vu, se situe ainsi au carrefour du social, psychologique, politique, économique, etc. comme le résume le schéma suivant (Figure 12).

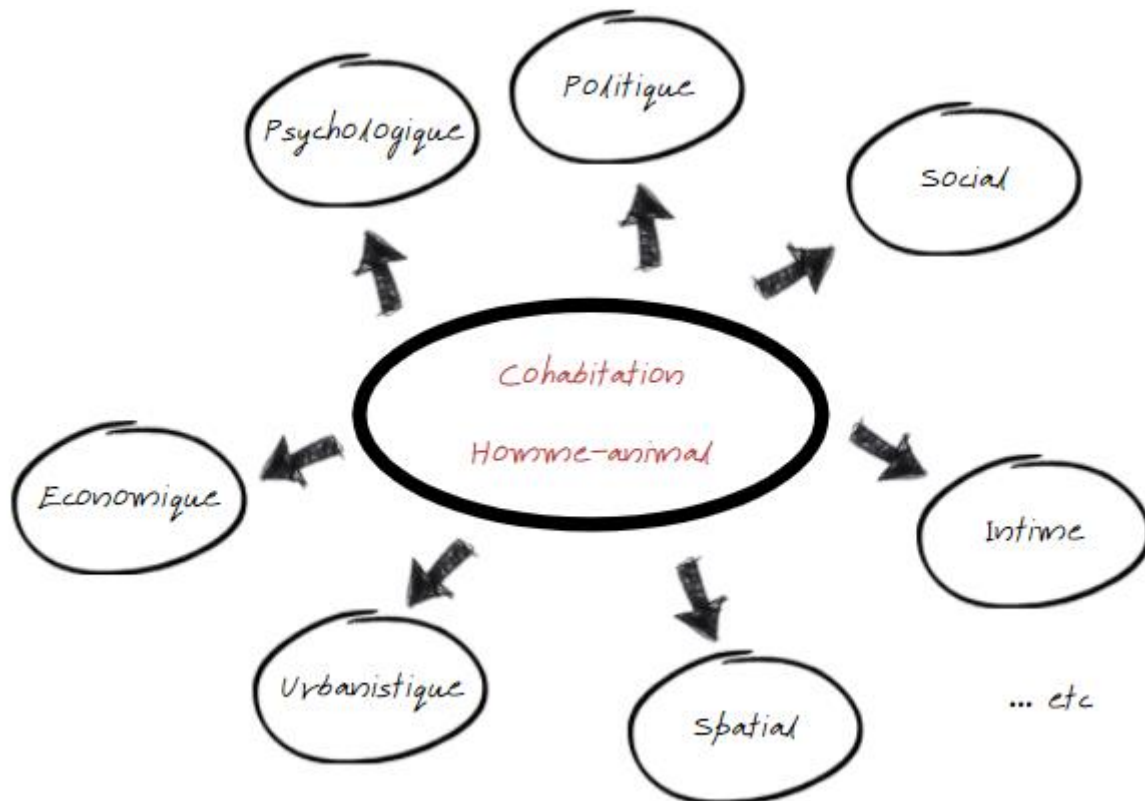


Figure 12 : la cohabitation au carrefour de nombreux enjeux

Mais « raconter l'animal dans son quartier [...] c'est aussi parler de la manière dont on vit dans son milieu » comme le dit Nathalie Blanc (Blanc N., 2000). L'analyse de la cohabitation amène à questionner la façon dont est perçue la ville, les modes d'habiter et les valeurs et la morale partagée par les citoyens.

d) La ville : un espace vu comme inapproprié pour les animaux

Les enquêtés ont une vision plutôt positive du quartier : ambiance de village, proximité agréable avec la Loire à laquelle ils donnent d'ailleurs de l'importance et considèrent comme un vrai réservoir de biodiversité. Ils sont aussi attachés à l'architecture et observent fréquemment les façades, d'autres davantage les gens ou sont sensibles à l'ambiance générale dans la rue. Ceux qui sont indifférents aux animaux soulignent cependant qu'ils prêtent attention aux nombreux chats dans la rue car cela ne leur est pas agréable. Mais si l'on regarde la ville à travers le prisme de la cohabitation Homme-animal, le métabolisme urbain est vu de façon plus péjorative par les enquêtés. La ville n'est en tout cas pas perçue comme un espace fait pour eux car certains disent qu'ils ne peuvent pas trouver tout ce dont ils ont besoin (notamment ceux qui sont indifférents aux animaux), « *l'animal a besoin de son environnement* » dit Mme Gui. Cependant la littérature et le retour de certains animaux en ville montrent le contraire, certains trouvant davantage de ressources alimentaires, d'abris et une pression de prédation plus faible. D'autres enquêtés expliquent que l'écosystème n'est pas complet comme il peut l'être dans des milieux plus naturels et que donc il manque une pièce au puzzle, qu'il y a trop de dangers notamment avec la voiture, etc. Mme Rol va même jusqu'à dire que pour elle, ils sont victimes, « *les animaux souffrent en ville comme nous, surtout comme les enfants qui ne peuvent pas déambuler librement* ». Il est possible de faire un parallèle avec l'idée que la ville doit être « *re-panser* » comme mentionné dans l'état de l'art, car elle serait victime de nombreux maux. En tous les cas, cette vision nous permet d'une certaine manière de valider l'hypothèse d'une nature « visiteuse » puisque la nature (ici plus spécifiquement les animaux) n'est pas considérée comme faisant parti intuitivement du paysage urbain.

Une autre idée qui est soulevée est que cohabiter semble permettre de générer un nouveau regard sur la ville. L'idée d'une ville endroit et envers. L'endroit étant ce que l'on voit, ce qui est « la norme » et l'envers ce qui nous échappe mais que la présence de l'animal peut mettre en lumière. Pour illustrer cela, un exemple peut être explicité. Un des enquêtés expliquait que depuis qu'il a son chien, celui-ci ramasse beaucoup de déchets quand ils sont dans la rue. Celui-ci le fâche mais finalement qui est coupable ? L'humain qui a jeté son déchet sur la voie publique ou l'animal qui ne fait que le ramasser et le mettre face aux yeux du passant ? Ainsi, l'interrogé a changé son regard sur la ville concernant la propreté de l'espace. Justement qu'elle est « la norme » en ville ? Une enquêtée dit que pour elle « *c'est normal de leur laisser plus de place* ». Il est question dans ces entretiens de bonnes ou de mauvaises pratiques qui renvoient à la morale et à des valeurs partagées.

e) La cohabitation, une question de morale et de valeurs

En effet, qui se questionne vraiment de la place de l'animal dans la ville et dans son quotidien ? La perception de la ville comme un espace fait uniquement pour l'Homme semble être issue

d'un héritage de valeurs historiquement transmises tout comme les visions négatives de certaines espèces qui « *leur collent à la peau* » via des idées reçues ou à l'opposé, des espèces qui sont plus « *populaires* » auprès du grand public, de générations en générations. Certains des enquêtés qui estiment cohabiter facilement ou plus ou moins facilement, questionnent le bien-fondé et le sens même de vouloir les intégrer en ville (puisque les personnes qui cohabitent difficilement ne veulent tout simplement pas les intégrer). Ils ne veulent pas que cela se fasse juste pour « *dire que c'est fait* », ou juste parce que « *c'est bien* ». Cela renvoie aux réflexions autour du concept de *land sparing* et de *land sharing*. Ces notions discutent du fait de « *discriminer des espaces dévolus à la nature (dans lesquels les humains n'ont pas lieu d'être) et des espaces à l'inverse entièrement dévolus à l'exploitation humaine* » (Ministère de la transition écologique, 2021). L'on peut imaginer que les villes seraient les espaces dévolus aux humains « *pour le moment, les animaux sont seulement des apparitions fugaces en ville* » comme le défend M.Rol, un des enquêtés. Certains interrogés ont en effet utilisé le terme de « *sanctuaires* », qui peut faire penser à ces concepts. Ils ne veulent pas que les animaux ne soient qu'un décor dans le paysage urbain. Il serait ainsi nécessaire de redéfinir un système de valeurs différent de l'actuel (parallèle possible avec l'idée de renouveler la vision des motifs environnementaux comme le préconise Gabrielle Bouleau) qui intègre les animaux pour leur valeur intrinsèque et non pas pour alimenter la « *bonne morale* » ou à des fins utilitaristes. La question de la cohabitation mobilise en effet une diversité de références, de valeurs et de vécu personnel.

Ces mêmes personnes sont prêtes à quelques ajustements dans leur façon leur façon de vivre pour rediscuter la place laissée aux animaux. Certains sont prêts à tenter un changement de regard sur les animaux et l'ont même déjà débuté pour certaines espèces : l'exemple des araignées pour une enquêtée qui a modifié sa perception de l'espèce grâce à des membres de sa famille (mari ou fils) qui éprouvaient de la sympathie pour elles. Il est aussi question de changement de pratiques dans l'espace privé (pas de traitements chimiques dans les jardins, déplacer des espèces pouvant nuire dans le potager un peu plus loin plutôt que les tuer, etc.). D'autres estiment en premier lieu prêter davantage attention au vivant et ce peut déjà être une première étape vers une cohabitation plus équilibrée. En effet comme le disait François Sarano²⁷ lors de l'Université populaire de la biodiversité organisée à Tours les 27 et 28 novembre 2021, « *on ne change que si on aime, que si on sait pourquoi* ». Il invite donc à avoir la curiosité d'aller vers les autres et notamment vers les non-humains qui ont beaucoup à nous apprendre. Il insiste sur l'authenticité et la valeur indéniable d'une rencontre avec un animal, « *le vivant doit se vivre* », s'expérimenter via de multiples « *expériences de nature* » auxquelles les citoyens ont peut-être moins facilement accès mais qu'ils peuvent provoquer. Pour ceux qui cohabitent difficilement, ils ne sont eux pas enclins à s'ajuster et à changer.

²⁷ Docteur en océanographie, plongeur professionnel, fondateur de l'association Longitude 181, ancien directeur de recherche du programme « Deep Ocean Odyssey », chef d'expédition et ancien conseiller scientifique du Commandant Cousteau

f) Vers une ville multi-spéciste ?

Si l'on considère qu'il serait intéressant d'intégrer davantage les animaux, les moyens d'action ou pistes de solutions évoquées sont surtout d'augmenter la disponibilité des espaces verts (surtout des parcs) pour contrecarrer le manque d'espace prévu actuellement pour la faune en ville. Certains évoquent aussi la sanctuarisation de zones naturelles pour offrir plus de quiétude. Une autre proposition évoquée est de générer une vraie dynamique de végétalisation dans les villes (exemple des fleurs des trottoirs présentes dans le quartier mais qui mériterait d'être élaborée de manière plus concertée et collective). Outre la végétalisation, certains suggèrent de déjà mieux protéger les grands arbres existants plutôt que de seulement considérer la plantation d'un grand nombre d'arbres lors de projets d'aménagement qui ne pourront malheureusement pas pousser dans un milieu inadéquat. Ils suggèrent aussi de favoriser une connectivité écologique puisque les trames végétales urbaines sont encore insuffisantes et fragmentées par les clôtures des jardins, les routes infranchissables pour beaucoup d'espèces, etc. Il s'agit aussi de repenser la gestion urbaine en intégrant davantage de l'éco-pâturage qui permettrait non seulement d'entretenir les espaces verts sans engins motorisés donc avec moins de bruit et moins de pollution mais aussi d'offrir une dimension ludique pour les enfants qui pourraient en partie se reconnecter à une autre forme de vivant différente des humains. Enfin il est suggéré la création de petits aménagements (nichoires, mangeoire, plus de points d'eau) pour offrir des gîtes à la faune. D'un point de vue individuel, il s'agirait de changer ses pratiques, de se renseigner et de sensibiliser le plus grand nombre puisque l'ignorance semble être pour les étudiants interrogés notamment, une source majeure du problème. Enfin, par la consommation et notamment le fait de manger moins de viande, cela pourrait être une piste supplémentaire d'action. Comme pour le réchauffement, les changements semblent compliqués à l'échelle individuelle et les enquêtés reconnaissent parfois ne pas savoir par quoi commencer. Il semblerait qu'ils comptent plus sur une impulsion collective.

Le schéma suivant résume les grandes tendances des résultats obtenus (Figure 13).

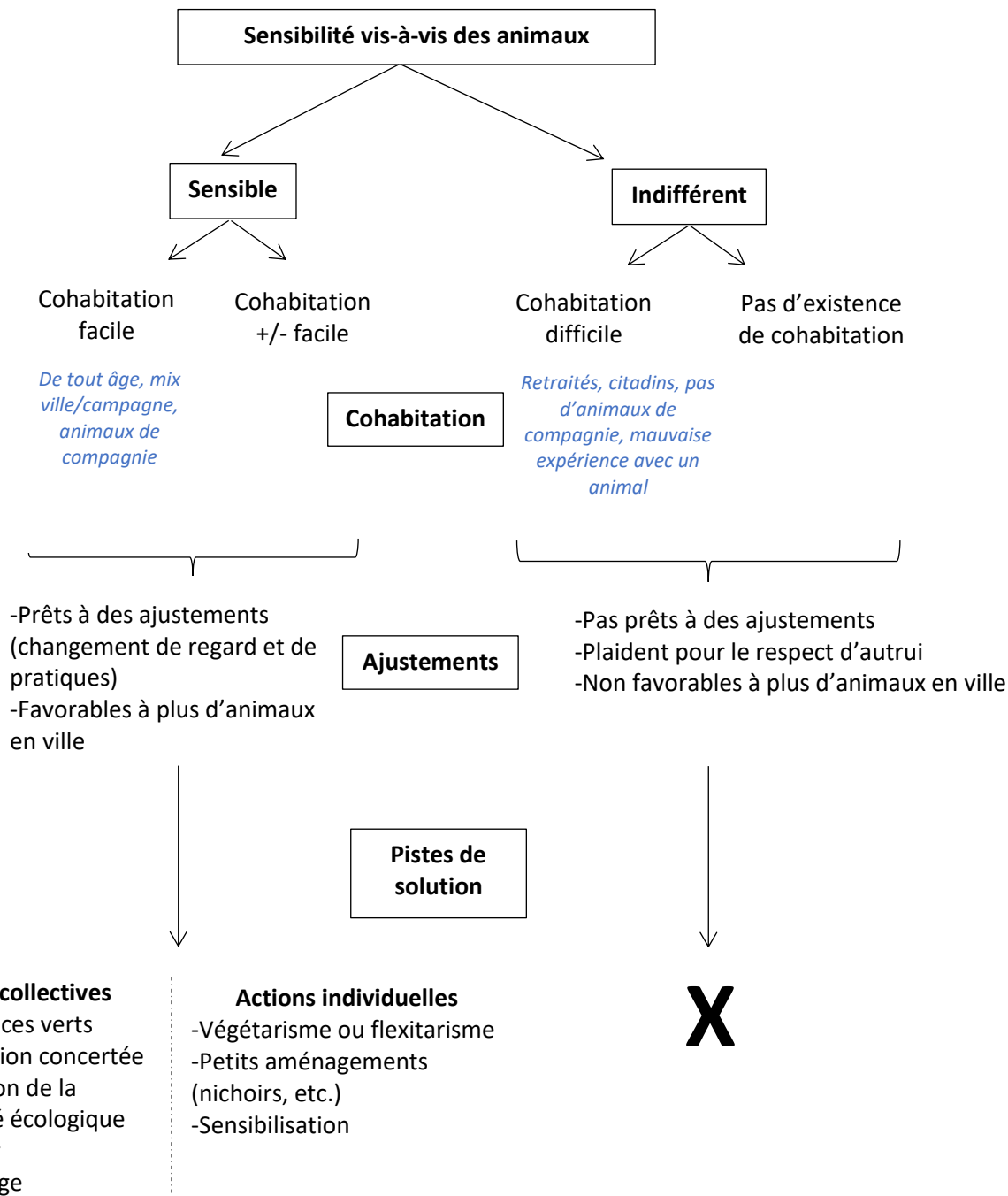


Figure 13 : Schéma simplifié des principaux résultats

g) Limites de l'étude

Cette analyse présente des tendances et des pistes d'exploration à approfondir lors d'éventuels futurs projets de recherche plus. Elle a cependant quelques limites à considérer. Seulement 25 personnes ont pu être interrogées dans le temps imparti et même s'il y avait une diversité de profils, l'échantillon était tout de même assez restreint avec une dominance de retraités et de femmes. Les réponses dépendent du point de vue et du parcours de l'individu donc elles sont nécessairement subjectives mais l'analyse a tenté elle, d'être la plus objective possible.

De plus, l'étude a porté sur un quartier de Tours en particulier, avec ses propres caractéristiques. Cela donne une idée dans une zone spatiale définie et à un instant t précis puisque nos opinions individuelles évoluent elles-aussi dans le temps. Il n'est donc pas possible de généraliser à une échelle plus globale dans d'autres quartiers. Comme l'indique Nathalie Blanc, *"on ne vit pas l'animal de la même façon si on est originaire de la ville ou de la campagne, si on habite en centre-ville ou en quartier dit difficile de banlieue, si on est propriétaire d'une maison ou locataire d'un appartement d'une cité HLM"*. Il serait ainsi intéressant d'ouvrir l'étude à d'autres types de quartier pour voir s'il existe des différences significatives et pourquoi pas faire la cartographie des éventuels conflits de cohabitation entre Homme-animal pour tenter d'apporter des réponses afin d'offrir les conditions d'une cohabitation plus harmonieuse ? La question de l'impact du genre peut être aussi une piste intéressante. En effet, l'étude de Thema Environnement sur les relations entre les Français et la nature (Ministère de la transition écologique, 2021) a montré que le sexe était un facteur significatif par rapport à la propension de se rendre dans des espaces de nature. Cela nous permet de nous interroger sur une éventuelle influence vis-à-vis de la cohabitation.

CONCLUSION

Pour conclure, ce PFE aura permis tout d'abord d'identifier les principaux auteurs et concepts en lien avec l'anthropologie de la nature. Si l'on considère que « *les droits de l'humanité cessent au moment précis où leur exercice met en péril l'existence d'une autre espèce* » comme le dit Lévi Strauss, il s'agit de réfléchir notre place en tant qu'humain dans le monde vivant. L'actualité nous rappelle qu'il devient essentiel de repenser notre système et notre relation avec les autres espèces si l'on veut écrire un avenir souhaitable pour la planète. Avec la crise climatique, l'humanité se trouve à un moment crucial de l'histoire où il est possible de changer nos manières de nous relier au vivant, et « *même repenser le vivant puisque le vivant est lui-même en train de se repenser* » (Quin E., 2019).

Nous vivons dans ce monde de dualités que l'Homme crée en opposant sauvage/domestique, nature/culture, ville/campagne, humains/non humains, etc. en se coupant encore souvent du reste de la communauté biotique. Or « *nous sommes la Nature* » comme le dit François Sarano. Notre vision est encore très anthropocentrée en Occident et peine à être modifiée, bloquée par nos propres limites intellectuelles, par notre propres « *butoirs de la pensée* » et notre peur du renouveau. Tout cela sous-entend effectivement un bouleversement des normes. Cependant rien n'est irréversible et il s'agit de se rendre acteur de ce changement comme de plus en plus de citoyens le défendent.

La vision plurielle de la nature qui évolue à la fois dans le temps et dans l'espace ne facilite pas ce décentrage. Malgré cela, on voit émerger de nouvelles approches pour entamer une reconnexion au vivant et initier un nouveau dialogue avec les non humains. La ville, espace bouillonnant d'activités devient le théâtre de ces changements et d'une tension entre cette nature que l'on invite par les politiques urbaines d'écologisation, et la nature qui s'invite malgré nous comme le retour de certains animaux sauvages le montre. Ces contradictions entre espèces que l'on accueille et espèces que l'on repousse illustre les enjeux de cohabitation et questionne nos capacités à créer une cité multi-spéciste (Zask J., 2020).

Justement, l'étude de la cohabitation Homme-animal au sein du quartier Blanqui Mirabeau révèle de la complexité du sujet. Des tendances présentes dans la bibliographie actuelle se confirme par cette étude de cas. Les avis divergent mais aux dires des enquêtés, la cohabitation se déroule assez facilement pour la majorité d'entre eux même si certains, minoritaires, ont plus de mal à cohabiter (notamment avec les chats) pour des questions de propriété de l'espace ou encore de sentiment d'intrusion dans la propriété individuelle. Cette co-

habitation tient lieu dans de multiples endroits à travers des micro-situations qui n'en demeurent pas moins sans intérêts. Elle est fonction de la sensibilité individuelle portée au vivant qui comme le dit Baptiste Morizot, est aujourd'hui en crise et mérite d'être réinventée.

La représentation de l'animal est d'ailleurs restreinte pour ce quartier, cantonnée pour beaucoup aux animaux domestiques et aux seuls oiseaux comme espèces sauvages (peut-être aussi parce que les espèces sauvages ont un rythme de vie différent et se décalent temporellement par rapport à nous, ce qui les rend moins visibles).

Les bienfaits de la présence animale en ville ne sont pour autant pas sous-estimés mais des freins persistent et rendent difficile de penser une nouvelle relation avec ces animaux dans l'espace urbain. C'est notamment la différence de langage entre l'Homme et animal. Dans ces circonstances, comment communiquer ? Comment ne pas faire preuve d'anthropocentrisme et choisir à la place de ? Comment trouver un compromis équitable sans que la « loi du plus fort » l'emporte ? Il semblerait également qu'ils s'agissent de peurs ancrées psychologiquement qui créent des blocages qui se transmettent culturellement. Enfin, cette vision tenace que la ville n'est pas adaptée pour eux, complique aussi la situation alors que leur présence pourrait au contraire, être synonyme de renouveau.

Ainsi, beaucoup sont prêts à tenter de s'ajuster, de changer leur regard et leurs pratiques et proposent diverses pistes de solutions (notamment liées à l'aménagement de l'espace) mais ils attendent aussi une impulsion collective de la part des municipalités et surtout une raison d'être à cette plus ample intégration des animaux en ville.

L'enjeu de demain sera donc d'initier plus largement cette dynamique de transformation de l'espace urbain afin de mieux partager l'espace, d'apprendre en tâtonnant peut-être, à redécouvrir le temps de la nature, de la contemplation pour se reconnecter au vivant qui nous entoure. Ce vivant avec lequel on a intensifié les conflits depuis le début de la révolution industrielle en détruisant toujours plus, les habitats des espèces. Tenter de faire des autres espèces nos voisins et non des ennemis à combattre, d'en faire une source d'inspiration supplémentaire pour réinventer les territoires. La tâche ne sera pas facile et sera empreinte d'incertitudes. Mais cela constitue un formidable défi pour le XXIème siècle. Défi plus que nécessaire si ce n'est indispensable pour sauvegarder la diversité que la Terre abrite car quoi qu'il en soit, « *la somme des éléments ne fera jamais l'harmonie du tout* ».

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ademe (2020), *Représentations sociales du changement climatique, Rapport sur la 21e vague du baromètre sur les représentations sociales de l'effet de serre et du changement climatique*, [en ligne], URL : <https://librairie.ademe.fr/changement-climatique-et-energie/4057-representations-sociales-du-changement-climatique-21-eme-vague.html>

Anonyme, 2021. *Sémantique*, [en ligne], URL : <https://guinguette-maraispoitevin.com/s%C3%A9mantique/>

ASLAN, 2020. *ASLAN - Ma ville est-elle un zoo*, [en ligne], URL : <https://aslan.universite-lyon.fr/evenements-grand-public/ma-ville-est-elle-un-zoo--182323.kjsp?RH=1523974383591>

À Tours, un projet écologique réinvente la ville, 2021. Immoneuf, [en ligne], URL : <https://www.immoneuf.com/actualites/a-tours-un-projet-ecologique-reinvente-la-ville/a22171>.

Blanc N., 2000. *Les animaux et la ville*, Edition Odile Jacob, 230 p.

Blanchet A., Gotman A., 2014. *L'enquête et ses méthodes, L'entretien 2^{ème} édition*, Armand Colin, 125p.

Bouleau G., 2017. *Discours de soutenance*, 13 novembre 2017, [en ligne], URL : <https://doi.org/10.13140/RG.2.2.35079.50089>

Boureau M., 2021. *VIDÉO. Savoie : une meute de six loups filmée en pleine rue*, POSITIVR, [en ligne], URL : <https://positivr.fr/savoie-meute-loups-filmee-en-pleine-rue/>

Brun M., Bonthoux S., Greulich S., Di Pietro F., 2017. *Les services de support de diversité floristique rendus par les délaissés urbains*, Environnement Urbain, Urban Environment, Volume 11, [en ligne], URL : <http://journals.openedition.org/eue/1917>

Clergeau P., 2020. *L'urbanisme doit pleinement intégrer la biodiversité*, *Le Monde.fr*, 14 février 2020, [en ligne], URL : https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2020/02/14/philippe-clergeau-l-urbanisme-doit-pleinement-integrer-la-biodiversite_6029626_4811534.html

Clergeau P., Esterlingot D., Chaperon J., Lerat C., 1996. *Difficultés de cohabitation entre l'homme et l'animal : le cas des concentrations d'oiseaux en site urbain*, *Natures Sciences Sociétés* 4, n° 2 (avril 1996): 102-15, [en ligne], <https://doi.org/10.1051/nss/19960402102>

Descola P., 2002. *L'anthropologie de la nature*, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57e année, no 1, p 9-25, [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-annales-2002-1-page-9.htm>

Despret V., 2017. *Le chez-soi des animaux*, Editions Actes Sud Ecole du Domaine du possible, 46p.

D'Erm P., 2019. *Natura, Pourquoi la nature nous soigne... et nous rend plus heureux*, Les Liens qui libèrent, 224 p.

Deudon A., 2020. *Baptiste Morizot : Manières d'être vivant. Enquête sur la vie à travers nous*, Actu Philosophia [en ligne], URL : <http://www.actu-philosophia.com/baptiste-morizot-manieres-detre-vivants/>

Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement, s.d, [en ligne], URL : https://www.puf.com/content/Dictionnaire_de_lurbanisme_et_de_lam%C3%A9nagement

Gangloff E., Morteau H., 2020. *La Fabrique de la Ville Questionnée par la Crise Sanitaire, Biodiversité, nature et santé : comment la crise sanitaire rebat-elle les cartes du débat ?*, Note d'analyse 2. Septembre 2020, 11p., [en ligne], URL : http://www.urbanisme-puca.gouv.fr/IMG/pdf/note_covid_2.pdf (consulté le 2 février 2021)

Géoconfluences », s.d, *Écologie profonde* (deep ecology), [en ligne], URL : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/ecologie-profonde>

Gilles C., 2020. *Aménager la nature ?*, YouTube, [en ligne], URL : <https://www.youtube.com/watch?v=KL6qluJRv68>

INSEE, 2017. *Population en 2017, Recensement de la population - Base infracommunale (IRIS)*, [en ligne], URL : <https://www.insee.fr/fr/statistiques/4799309>

Jagannath T., 2018. *What Is Sense of Place?*, Medium, 8 janvier 2018, [en ligne], URL : <https://medium.com/interviews-and-articles-on-art-public-spaces/what-is-sense-of-place-cd749f924712>

Keck F., 2011. *L'écologie négative de Claude Lévi-Strauss*, Revue Esprit », Esprit Presse, [en ligne], URL : <https://esprit.presse.fr/article/frederic-keck/l-ecologie-negative-de-claude-levi-strauss-36168>.

Lapostre D., Goix MH., 2019. *Des pigeons dans la ville – Secrets d'une relation millénaire entre deux bipèdes*, Édition AERHO, 191 p., [en ligne], URL : <https://www.despigeonsdansla-ville.com/>

Larrère C., Larrère R., 1997. *Du bon usage de la nature ; Pour une philosophie de l'environnement*, Editions Alto Aubier, 313p.

Les auditions du parlement de Loire : Bruno Latour et Frédérique Aït Touati on Vimeo, 2019. [en ligne], URL : <https://vimeo.com/378507122>

La Gazette des Communes, 2012. *Les « mauvaises herbes » ont désormais droit de cité en ville*, [en ligne], URL : <https://www.lagazettedescommunes.com/178265/les-mauvaises-herbes->

ont-désormais-droit-de-cite-en-ville/Les auditions du parlement de Loire : Gabrielle Bouleau on Vimeo, 2019. [en ligne], URL : <https://vimeo.com/486059034>

Lemaire S., 2021. *Pourquoi les ventes de chiots sont-elles en forte augmentation pendant la crise sanitaire ?*, France 3 Normandie, Franceinfo, [en ligne], URL : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/normandie/adopter-un-chiot-une-tendance-qui-explose-1924114.html>

Les auditions du parlement de Loire : Marie-Angèle Hermitte on Vimeo », 2020. [en ligne], URL : <https://vimeo.com/490697318>

Les Greniers d'abondance, 2020. *Vers la résilience alimentaire. Faire face aux menaces globales à l'échelle des territoires*, Deuxième édition, 184p.

Lindgaard J., 2017. *Les mille vies de la Zad*, Club de Mediapart, [en ligne], URL : <https://blogs.mediapart.fr/jade-lindgaard/blog/030517/les-mille-vies-de-la-zad>

Maris V., 2018. *Penser la part sauvage du monde*, Editions Seuil, Collection Anthropocène, 288p.

Mathevet R., 2021. *Les Quatre Écologies de l'anthropocène*, The Conversation, [en ligne], URL : <http://theconversation.com/les-quatre-ecologies-de-lanthropocene-152490> (Consulté le 27 janvier 2021)

Ministère de la transition écologique, 2021. *Société, nature et biodiversité, Regards croisés sur les relations entre les Français et la nature*, Théma environnement, Service des données et études statistiques (SDES), [en ligne], URL : https://www.statistiques.developpement-durable.gouv.fr/sites/default/files/2021-12/thema_analyse_10_societe_nature_biodiversite_decembre2021.pdf

Morizot B., 2019. *Pister les créatures fabuleuses*, Edition Bayard, Les petites conférences, 128 p.

MSH Val de Loire, 2021. *Humanités Environnementales : la nature comme acteur et interlocuteur*, [en ligne], URL : <https://www.msh-vdl.fr/recherche/axes-de-recherche/humanites-environnementales/>

ONU DAES, 2014. *Plus de la moitié de la population mondiale vit désormais dans des villes*, Organisation des Nations Unies Département des affaires économiques et sociales, [en ligne], URL : <https://www.un.org/development/desa/fr/news/population/world-urbanization-prospects.html>.

Pignocchi A., 2017. *Petit traité d'écologie sauvage*, Editions Steinkis, 119 p.

Planète Conférences, s.d. *Biodiversité et urbanisme, nouveaux enjeux nouvelles méthodes- Université Bretagne Sud*, [en ligne], URL : <https://www.actus.univ-ubs.fr/fr/index/articles-chroniques/scvc/planete-conferences/planetes-conferences-2018-2019/planete-conferences-biodiversite-et-urbanisme-nouveaux-enjeux-nouvelles-methodes.html>

Quin E., 2019. *Nastassja Martin : "Nous avons tous une âme ou une intériorité, que nous soyons plantes, animaux ou humains"*, Madame Figaro, [en ligne], URL : <https://madame.lefigaro.fr/evasion/nastassja-martin-livre-croire-aux-fauves-l-ours-dans-la-peau-131219-178711>

Robert A., 2019. *Le castor, entre services et "disservices" : du statut d'espèce protégée à la menace exercée sur la filière populicole*. Revue Forestière Française, Ecole nationale du génie rural, Habitats forestiers et forêts Habitées, pp.465-480, 16p., [en ligne], URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02905401>

Roche D., 2016. *Histoire des Animaux, Questions pour l'histoire des villes*, Dans Histoire urbaine 2016/3 (n° 47), pages 5 à 12, Cairn.info, [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2016-3-page-5.htm>

Ville de Tours, s.d. *A Fleur de Trottoir*, Tours magazine, [en ligne], URL : <https://www.tours.fr/services-infos-pratiques/275-a-fleur-de-trottoir.htm#par2521>

Zask J., 2020. *Zoocities ; Des animaux sauvages dans la ville*, Editions Premier Parallèle, 249p.

Zhong, E., 2016. *De l'art critique à l'art de la réconciliation : cohabiter avec les animaux non humains From Critical Art to an Art of Reconciliation: Cohabitation with Non-Human Animals*. *esse arts + opinions*, (87), 24–29. [en ligne], URL : <https://id.erudit.org/iderudit/81636ac>

Zin J., 2010. *Qu'est-ce que l'écologie-politique?*, *Ecologie & Politique* 2010/2 n°40, p 41-49, Cairn.info, [en ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2010-2-page-41.htm>

Annexe 1 : Copie de l'échange de mail

« Bonjour Madame Chapacou,

Je suis étudiante en 4ème année à Polytech Tours et vous êtes intervenu la dernière fois pour nous parler de votre travail et de la politique de gestion des espaces verts de la ville de Tours. Je vous avais demandé votre carte car je serais intéressée pour avoir votre point de vue de professionnelle sur la question de l'intégration de la nature en ville et notamment de la cohabitation humains/non humains en ville (même si nous avons déjà eu un aperçu avec votre intervention). Si vous pouviez prendre quelques minutes pour répondre rapidement à ces quelques questions, cela m'aiderait beaucoup et viendrait enrichir mon travail avant de rendre un premier jet le 18 avril. Je sais que vous êtes très occupée, j'en suis consciente mais cela n'a pas besoin d'être de longues réponses. Merci d'avance. Je vous souhaite une bonne journée et du courage pour exercer votre passionnant mais intense métier.

- Pensez-vous que l'animal a sa place en ville et que pensez-vous des politiques urbaines actuelles en lien avec cette problématique ?

-Avez-vous eu écho de conflits entre humains/non humains à Tours ? (Des cas de personnes qui se seraient plaintes de la présence d'oiseaux par exemple ?)

- Que pensez-vous des politiques d'intégration de la nature en ville ? Les jugez-vous suffisantes ? Si non quels freins rencontrez-vous pour les approfondir ?

-En lisant des articles, certains auteurs indiquent que ce sont aujourd'hui encore beaucoup des "politiques de verdissement" et que l'on ne requestionne pas réellement notre relation avec les autres êtres vivants en ville, quel est votre avis sur ce constat ? Pensez-vous qu'il serait nécessaire de le faire ?

-Enfin, pour la partie terrain que j'aimerais faire, je pense m'intéresser particulièrement aux espaces dits "délaisés urbains" (friches...etc). Auriez-vous des endroits à me conseiller sur la ville de Tours ?

Cordialement

Delphine Laurent »

« Bonjour Delphine,

Le sujet que vous abordez est très intéressant et particulièrement porté par la politique des écologistes de Tours sur ce mandat.

Cependant, entre le souhait et la réalité, pas au sens de l'intention mais au sens des contraintes de besoin en nouveaux logements qui consomment de l'espace en ville.

- Pensez-vous que l'animal a sa place en ville et que pensez-vous des politiques urbaines actuelles en lien avec cette problématique ?

Vous parlez des animaux sauvages, je suppose... (bien que les chats et les chiens soient à eux tout seul un vrai sujet source de nuisances sur l'espace public malgré tout le bien être qu'ils apportent aux humains) !!

La politique actuelle encourage davantage les animaux sauvages en ville tels que les oiseaux, insectes, chauve-souris pour contribuer à la biodiversité et à la pollinisation et surtout ne pas aseptiser les villes.

Pour cela nous diversifions les gammes végétales dans les haies ou plantations et par ailleurs, dans le cadre des permis de construire, nous encourageons à moins d'horticole pour plus d'espaces types, cela ne peut être que du conseil, nous n'avons aucun pouvoir de vérification.

L'idée est de constituer des trames vertes permettant aux petits animaux sauvages de se déplacer, les strates basses telles que fleurs de trottoirs sont une réponse.

Les espaces publics ne suffisent pas à eux seuls, il faut aussi que les espaces privés des particuliers et, des bailleurs et des zones industrielles fassent un effort, et pour cela passe par des documents d'urbanisme à modifier... aujourd'hui le PLU autorise d'imperméabiliser à 100% la parcelle destinée à être une zone industrielle... la modification du PLU est prévue au cours du mandat.

-Avez-vous eu écho de conflits entre humains/non humains à Tours ? (des cas de personnes qui se seraient plaintes de la présence d'oiseaux par exemple?)

Non, les gens se plaignent surtout des fientes...ou de présence potentielle de serpents dans les zones que nous laissons en gestion différenciée avec fauche tardive

- Que pensez-vous des politiques d'intégration de la nature en ville ? Les jugez-vous suffisantes ? Si non quels freins rencontrez-vous pour les approfondir ?

La difficulté d'intégration de la nature en ville est liée aux fonctions actuelles de la ville...les années 1970 on a construit la trame viaire pour les voitures et piétons mais sans les vélos ni les arbres, maintenant il faut trouver de la place pour tous avec un sous-sol très encombré de réseaux...donc des choix difficiles puisque toutes les fonctions ne logent plus matériellement dans une rue (on ne détruit pas les maisons les principaux freins sont en 1 l'espace disponible puis ensuite l'argent puisque si on décide d'acheter un groupe de maison pour en faire un jardin, le prix des terrains est celui du terrain à bâtir... donc très cher avec zéro rentrée d'argent...alors que si on rase un groupe de maisons pour des immeubles...c'est la loi économique qui décide souvent

-En lisant des articles, certains auteurs indiquent que ce sont aujourd'hui encore beaucoup des "politiques de verdissement" et que l'on ne requestionne pas réellement notre relation avec les autres êtres vivants en ville, quel est votre avis sur ce constat ? Pensez-vous qu'il serait nécessaire de le faire ?

Les villes telles qu'elles sont construites ne prévoient pas beaucoup de place pour la nature ; la nature s'installe, on la favorise mais ce n'est pas la fonction première. Pour les nouveaux quartiers, la question se pose avec les labels ecocity (à lire), qui mettent en évidence la nécessité de faire mieux en intégrant l'écologie. Cela reste pour l'instant très difficile pour les non humains. La population vieillit et les besoins augmentent sur une surface urbaine qui n'augmente pas donc on densifie...

Je vous souhaite bonne réussite dans votre poursuite d'étude, et pensez à passer le concours d'ingénieur territorial à l'issue de votre cursus, c'est sans engagement et vous ouvre des perspectives dans les collectivités où les métiers sont passionnants au service du public.

Bien cordialement

Laurence Chapacou »

Annexe 2 : Message de contact pour le quartier

Bonjour à tous,

Actuellement étudiante en 5ème année à Polytech Tours en aménagement du territoire et environnement et habitante du quartier, je réalise un projet de fin d'étude sur la cohabitation Homme-animal en ville et spécifiquement dans le quartier Blanqui-Mirabeau.

Je recherche des personnes volontaires pour réaliser des entretiens (juste une discussion ouverte entre vous et moi) sur ce sujet pour récolter un maximum de témoignages sur vos activités dans le quartier, votre expérience de cohabitation ou non...etc. Même si le sujet peut paraître abstrait, toute intervention sera la bienvenue et tout le monde est concerné.

Je vous laisse mes coordonnées si vous êtes intéressés et nous pourrions convenir d'un moment.

Delphine LAURENT

06 28 73 26 66

laurent.delphine99@gmail.com

Je vous remercie par avance pour votre aide !

Peut-être à bientôt.

Annexe 3 : Profil des enquêtés et tableau de synthèse

N°	Nom anonymisé	Lieu de l'entretien	Date	Remarque	Âge	CSP	Animal de compagnie	Synthèse succincte de l'entretien
1	M. G	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	5/10	Président du comité de quartier	60 ans	Retraité	Oui, 1 chat	Engagé dans le quartier, sensible au vivant et aux conflits avec les animaux, favorable à leur présence si pas trop de nuisances avec certaines espèces
2	Mme T	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	58 ans	Retraité (fonctionnaire)	Non	Très sensible aux animaux avec un relationnel fort avec eux, lui apportent beaucoup, elle est prête à changer mais ne sait pas comment, vision limitée de la faune urbaine
3	Mme Ga	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	69 ans	Retraité (France Telecom)	Non	Pas sensible, peur des animaux, préfère être à distance. Pas de bonnes expériences et les voient plus comme des contraintes
4	Mme B	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	72 ans	Retraité (institutrice)	Non	Très sensible aux animaux même si certains moins. Elle aime leur contact, émerveillement et trouve normal de leur laisser plus de place. Elle a déjà changé des choses
5	Mme Gui	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	65 ans	Retraité (femme de ménage)	Non	Elle n'aime pas les animaux, plutôt à les éloigner. Elle évoque le respect d'autrui et elle n'est pas prête à cohabiter car elle ne voit pas où ils auraient leur place en ville. Les voient plus comme des contraintes
6	Mme P	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	74 ans	Retraité (buraliste)	Oui, plusieurs chats	Très sensible, nourrisseuse. Elle est tout à fait prête à leur faire plus de place. Pour elle l'animal est sacré, elle ne supporte pas du tout la maltraitance. Vision assez aménagée des espaces verts
7	Mme R	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	55 ans	Retraité (préparatrice en pharmacie)	Oui, 1 chat	Sensible au confort animal en ville et à la nature en ville. Pour elle, le problème central est la prédominance de la voiture. La ville n'est pas adaptée pour eux. Elle

								veut bien s'adapter mais cela lui semble compliqué
8	Mme L	Local du comité de quartier Blanqui-Mirabeau	12/10	Membre du comité, participe aux jeux de cartes	68 ans	Retraité (secrétaire médicale)	Non	Sensibilité importante au chant des oiseaux. Elle n'a pas de réels conflits avec eux, juste quelques gênes avec les déjections ou l'envahissement par les fleurs des trottoirs. Elle a une vision assez restreinte de la faune urbaine
9	Mme C	Domicile, appartement bat C, rue Avisseau	17/10	Habitante du quartier	60 ans	CPE	Non	Personne active et sensible aux bruits. La ville lui semble être un lieu dangereux pour les animaux, cohabitation simple surtout avec les oiseaux et juste des appréhensions par rapport aux rats. Elle cite différentes espèces liées à la Loire
10	Mme Rol	Domicile, Appartement Bâtiment B	23/10	Habitante du quartier, compost collectif	57 ans	Intendante de biens immobiliers	Non	Quelques problèmes de cohabitation avec des espèces bien ciblées (chiens du voisin, rats), sensible au bien-être animal, végétarienne, sensible au bruit, favorable à leur présence en ville sous certaines conditions
11	M. Rol	Domicile, Appartement Bâtiment B	23/10	Habitant du quartier	60 ans	Cadre médico-social	Non	Pas vraiment pour les animaux en ville
12	Mme Gri	Domicile maison, Rue Diderot	24/10	Habitante du quartier	82 ans	Retraité (formation pour adultes)	Oui, 1 chien	Sensible au vivant, vision des animaux sauvages plus développée, cohabitation aisée, socialisation via son chien
13	Mme Riq	Domicile, appartement Bâtiment B, Rue Avisseau	25/10	Habitante du quartier	79 ans	Retraité (prof de maths)	Non	Active dans le quartier, sensible aux animaux dans la rue. Elle a déjà changé de regard sur les animaux grâce à des membres de sa famille
14	M. Gre	Domicile maison, rue Diderot	11/11	Habitant du quartier	70 ans	Retraité (agriculteur)	Oui, 1 chien	Pense que la cohabitation ne doit pas se faire juste pour dire de le faire. Position assez nuancée et vision globale du problème (urbanisation, agriculture, etc). Importance de la Loire et

								pas prêt à vraiment changer pour lui il y a de la place pour tous
15	M.X	Domicile maison, rue Diderot	11/11	Etudiant	17 ans	Etudiant	Non	Jeune qui n'a pas vraiment d'avis sur le sujet, il ne voit pas beaucoup d'animaux sauvages. Il estime que le vivant est important mais il a une vision plus axée sur les animaux domestiques
16	M.Y	Domicile maison Rue René de Prie	11/11	Habitant du quartier	45 ans	Cadre bureau études énergie	Oui, 1 chat	Personne citadine qui découvre de plus en plus via ses déplacements professionnels, l'importance de la faune et il a changé ses pratiques. Selon lui, la cohabitation est souhaitable mais il est question d'espaces et il reste beaucoup à faire. Il évoque pas mal de solutions. Sensibilité au végétal
17	M.Z	Domicile maison Rue Eugène Durand	11/11	Habitant du quartier	45 ans	Ingénieur	Non	Fréquentation et perception des lieux publics surtout à travers ses enfants et sa relation aux animaux passent aussi par eux pour des raisons pédagogiques ou ludiques. Assez souple, il est prêt à changer mais ne voit pas vraiment comment à part la création de ferme animale en ville qui semble être une bonne initiative pour lui
18	Mme I	Domicile maison Rue Lobin	11/11	Habitante du quartier	42 ans	Enseignante	Oui, 1 chat	Ne voit pas trop l'intérêt des questionnements autour de ce sujet. Pour elle, il n'y a pas vraiment de conflits et elle ne se voit pas changer ses pratiques
19	Mme La	Domicile maison	11/11	Habitante du quartier	71 ans	Retraité (femme au foyer)	Non	Femme très occupée du fait du placement de son mari en EPHAD. Elle n'est pas vraiment intéressée par la question car les animaux la laisse indifférente et elles les voient plus comme des contraintes
20	Mme F	Domicile maison	11/11	Habitante du quartier	33 ans	Enseignante	Non	Pas vraiment sensible aux animaux. Ils ne la gênent tant qu'ils ne sont pas dans

						chercheuse		son espace privé, sa propriété. Cohabitation se fait surtout via l'observation des animaux avec sa fille.
21	M.L	Domicile appartement	17/11	Habitant du quartier	23 ans	Etudiant	Non	Pratique pas mal d'activités culturelles. Approche multi-sensorielle de l'espace. Pas de réels conflits. Vision assez complète des solutions à mettre en place. Se questionne sur le bien-fondé de favoriser l'intégration des animaux en ville car y voit un lieu contraignant pour eux. Ils apportent cependant bien-être et sérénité en ville
22	Mme D	Domicile maison	17/11	Habitante du quartier	22 ans	Etudiante	Oui, 1 chat	Sensible à la cause animale. Elle veut vraiment favoriser leur présence dans l'espace privé (créer un refuge LPO). Pour elle, il faut donner une place importante à la sensibilisation puisque l'on tarde collectivement à agir
23	Mme Griv	Domicile appartement	20/11	Habitante du quartier	31 ans	En création d'entreprise	Oui, 1 chien	Tours lui paraît plus intégré la nature qu'à Paris où elle vivait avant. Souligne la diversité des oiseaux de Loire. Elle est de plus en plus sensible au végétal. Elle socialise beaucoup depuis qu'elle a son chien. Elle serait prête à changer ses pratiques mais la faisabilité lui semble fragile
24	M.Griv	Domicile appartement	20/11	Habitant du quartier	30 ans	En création d'entreprise	Oui, 1 chien	Nouveau regard sur la ville depuis qu'il a son chien notamment sur la propreté (beaucoup de déchets que son chien ramasse). Sensible à l'ambiance dans la ville et à la diversité des oiseaux. Pour lui il y a un relationnel fort à construire avec l'animal, un nouveau langage à inventer
25	M.M	Domicile maison	25/11	Habitant du quartier	54 ans	Enseignant chercheur	Non	Met l'accent sur la différence entre domestique et sauvage. Il n'est pas vrai-

								ment favorable aux animaux domestiques et voit ça comme une forme d'instrumentalisation. Il a un intérêt important pour la complexité de l'humain en général. Il ne ressent pas le besoin de la présence des animaux en ville. Estime qu'il y a pas mal de problème d'incivilité. Sensibilité aux bruits
--	--	--	--	--	--	--	--	---

Directeur de recherche : Nathalie Brevet, José Serrano

Delphine Laurent
PFE/DAE5
Filière/Option : ADAGE
2021-2022

Aménagement et anthropologie de la nature, un regard renouvelé sur les espaces habités : la cohabitation Homme-animal en ville

Résumé :

Ce PFE s'intéresse à la relation entre humains et non humains et plus spécifiquement à la cohabitation Homme-animal en ville. L'objectif était de qualifier cette cohabitation et d'étudier les éventuels obstacles et freins qui expliquent la difficulté à penser une nouvelle relation avec le vivant dans les espaces urbains. A travers une synthèse de divers concepts tels que l'anthropologie de la nature ou l'écologie de la réconciliation, il a été possible d'explorer dans un premier temps, les diverses visions de la nature, notamment celles émergentes, et d'analyser les enjeux de son intégration dans les espaces anthropisés. La question de la cohabitation a quant à elle pu être traitée plus spécifiquement dans un quartier de Tours, le quartier Blanqui Mirabeau, situé près de l'hyper centre et possédant une trame végétale variée composée notamment de plusieurs parcs et parterres de fleurs des trottoirs. Des entretiens semi-directifs ont été réalisés auprès de 25 habitants aux profils variés. A travers leur vécu, ils ont pu partager leurs expériences de cohabitation avec les animaux. Celle-ci apparaît relativement facile pour la majorité d'entre eux même si plusieurs typologies de personnes ont pu être élaborées. Quelques conflits émergent avec des espèces ciblées. Cette cohabitation se construit à une micro-échelle, sous la forme de micro-situations. Elle semble reliée à la sensibilité que les enquêtés éprouvent ou non pour les animaux et reste dépendante de leurs expériences personnelles. Les freins majeurs évoqués sont la différence de langage entre les animaux et les humains, les éventuelles peurs ancrées psychologiquement et transmises culturellement par le système de valeurs en place et enfin le fait que la ville reste vue par les habitants comme un espace inadapté pour les animaux. Cette thématique apparaît donc être située au carrefour de multiples enjeux (politique, social, psychologique, écologique, etc.) et questionne les modes d'habiter. Elle représente une piste de réflexion intéressante dans le futur pour réinventer les villes et instaurer un nouveau pacte avec la nature.

Mots Clés : anthropologie de la nature, animaux, humains, cohabitation, ville, entretiens